

L'ICONOGRAPHIE DE THERESE DE JESUS DOCTEUR DE L'EGLISE

*L'Esprit de Dieu planait
sur les eaux.*

Gen. I, 2

Si rien n'est conçu dans l'intelligence qui ne soit d'abord capté par le sens, l'idée même que nous avons de Dieu est fonction de l'image. Dans ce sens, l'Écriture Sainte peut nous apparaître comme le recueil sacré des images, à travers lesquelles Dieu se communique, Lui l'incommunicable, et nous parle avec des mots à nous. Aussi bien, Dieu sera lumière, souffle, feu, brise légère: et ces images, vidées de leur contingence, deviennent peu à peu les composantes de l'idée, non exhaustive sans doute, mais non inadéquate, que l'homme peut se faire du Seigneur de toutes choses.

Le verset 2 de la Genèse, au tout début des révélations écrites, nous livre la première image de Dieu: « *L'Esprit de Dieu planait sur les eaux* », ou, peut-être, suivant une autre version: « *Le souffle de Dieu planait sur les eaux* ». On peut y voir sans doute le fait naturel d'un vent cosmique balayant la surface du chaos

ACT — Acta S. Teresiae a Jesu, par le R. P. Vandermoere, s. j. Bruxelles 1845.

BMC — Silverio de S. Teresa, OCD. Biblioteca Mística Carmelitana. Burgos 1935-1949. (20 vol.).

ENS — Gutiérrez Rueda (Laura), Ensayo de iconografía teresiana, dans: Revista de Espiritualidad, 1964, enero-marzo.

ET — L'Espagne thérésienne ou le pèlerinage d'un flamand à toutes les fondations de Sainte Thérèse. Gand-Bruxelles, 1892.

IC — Emond (Cécile). L'iconographie carmélitaine dans les anciens Pays-Bas méridionaux. 2 vol. Bruxelles 1961.

LST — Lettres de Sainte Thérèse. Trad. R. P. Grégoire de S. Joseph. 1905.

OST — Oeuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus. Traduction du R. P. Grégoire de S. Joseph, OCD. Paris 1948.

RE — Louis Réau. Iconographie de l'art chrétien. 6 vol. Paris 1955-1959.

TIVI — Efrén de la M. de Dios, OCD., y O. Steggink, O. Carm. Tiempo y vida de S. Teresa. Madrid 1968.

VIS — Jean de la Croix, OCD. Propos d'iconographie carmélitaine: Le visage de Sainte Thérèse d'Avila, dans: Carmel, Tarascon 1962-II.

PP.CD. — Pères Carmes déchaux.

PP.O.Carm. — Pères Carmes chaussés.

MM.CD. — Moniales Carmélites déchaussées.

MM.O.Carm. — Moniales Carmélites chaussées.

primitif, mais n'y a-t-il là rien d'autre qu'un premier bulletin météorologique du monde naissant? L'exégèse d'Eglise, fruit de l'oraison qui pénètre le sens caché des Ecritures, y voit déjà l'intervention mystérieuse et agissante de Dieu à l'aurore de l'Histoire Sainte. Comme l'aigle plane au dessus de ses petits pour leur apprendre à voler, prêt d'ailleurs à les soutenir s'ils défaillent, ainsi l'Esprit de Dieu planait sur le chaos primitif pour y déposer des germes d'ordre et de vie. On comprend que la tradition chrétienne ait appliqué ce passage au Saint-Esprit, et les imagiers des siècles passés n'ont pas hésité à représenter la Colombe Saint-Esprit planant, avec un léger battement d'ailes, sur les eaux qu'elle féconde. On songe ici à un des plus beaux ivoires du XI^e siècle, conservé à la Cathédrale de Salerne¹. On songe surtout aux applications sans nombre que ce texte a trouvées, principalement dans les écrits patristiques et la liturgie². Aussi, cette image, la plus ancienne qui soit, reste bien valable pour notre temps. Ebloui par ses techniques, l'homme d'aujourd'hui doit réapprendre que seul l'Esprit de Dieu, — ou le souffle de Dieu, — a une valeur vivifiante. Par lui, l'homme est vraiment sauvé (respiration), et l'homme est vraiment sauveur (inspiration). Le souffle de Dieu fait de l'homme un homme de Dieu³.

C'est sous l'emprise de ce *souffle de l'Esprit* qu'il faut situer, — et expliquer, — la vie exceptionnelle de Thérèse de Jésus. *C'est sous ce même signe*, affirmons-le dès ici, qu'il faut aborder et comprendre l'iconographie, exceptionnelle elle aussi, de la sainte, docteur de l'Eglise⁴.

¹ Ailes largement ouvertes, la colombe plane sur les eaux de la création. Au dessus, de part et d'autre, deux disques portant les mots LVX et NOX, qui évoquent par antithèse l'action illuminante de l'Esprit.

² La nouvelle liturgie de la veillée pascale a conservé, pour la bénédiction de l'eau baptismale, la substance de l'ancienne oraison: « Dès le commencement du monde, c'est ton Esprit qui planait sur les eaux, pour qu'elles reçoivent en germe la force qui sanctifie ».

³ Cfr. Daniel Lys, « Rûach » le souffle dans l'Ancien Testament, Paris 1962, p. 180 et passim.

⁴ Dans un article très étudié, un père carme espagnol estime que la quantité et la qualité de l'iconographie thérésienne n'est pas en rapport avec l'éminente personnalité de la sainte. Il y voit 4 raisons: la canonisation de Thérèse vient à un moment où la peinture espagnole vient à décliner. Puis, la difficulté de représenter la vie mystique. Ensuite, l'existence du portrait de Jean de la Misère qui paralyse d'une certaine façon les artistes. Enfin, la pauvreté de l'Ordre qui ne peut faire appel à de grands artistes. Cette opinion est recevable, bien sûr, mais néanmoins l'iconographie thérésienne, telle quelle, offre une vision si surprenante par son objet qu'elle n'a guère d'équivalent dans l'iconographie chrétienne. L'intérêt de cette iconographie mystique est parallèle à l'intérêt de la mystique tout court. Cfr. José-María de la Cruz, OCD., Santa Teresa ante la pintura española, dans « El Monte Carmelo », 1951, p. 89.

Le Saint-Esprit dans la vie de Sainte Thérèse de Jésus.

Ce n'est pas le hasard qui, après leur mort, confère aux saints leurs attributs: le lys de S. Joseph, les clefs de S. Pierre, la colombe de S. Grégoire le Grand, les mille attributs parfois hétéroclites des saints de l'histoire comme de la légende. Si, depuis près de quatre siècles, la Colombe Saint-Esprit apparaît comme le premier et le principal attribut de Sainte Thérèse de Jésus, c'est à cause d'une double raison: l'une intrinsèque dans les faits de sa vie, l'autre extrinsèque dans le jugement des hommes.

Il n'est pas question d'analyser ici l'action profonde du Saint-Esprit dans l'âme de la sainte, mais de rechercher simplement *les faits* où cette action se manifeste et qui peuvent devenir ainsi le sujet de compositions artistiques.

Etant à S. Joseph d'Avila une veille de Pentecôte (vers 1569), la sainte se retira dans l'Ermitage de Nazareth⁵. Elle y eut une vision qu'elle raconte ainsi:

« ...Tandis que j'étais dans ce ravissement, je vis au dessus de ma tête une colombe, très différente de celles d'ici-bas. Elle n'avait pas de plumes, et ses ailes étaient formées de petites écailles d'une splendeur éclatante. Elle était plus grande qu'une colombe ordinaire et il me semblait entendre le bruit qu'elle faisait avec ses ailes... La gloire de ce ravissement fut extraordinaire...⁶.

Une autre fois (avant mai 1571), Thérèse raconte une faveur du même genre:

« Je me disposais un jour à aller recevoir la sainte communion; l'hostie était encore dans le ciboire, quand je vis une sorte de colombe, qui agitait les ailes avec bruit. J'en fus tellement étonnée que j'entraï alors en extase et que je dus faire de grands efforts pour communier. Tout cela se passa à S. Joseph d'Avila »⁷.

Dans sa déposition pour le procès de Béatification, Anne de S. Augustin rapporte le témoignage d'une religieuse « très digne

⁵ Cet ermitage de Nazareth, au jardin, existe encore aujourd'hui. En souvenir de cette vision, on a peint une grande Colombe Saint-Esprit dans l'embrasure supérieure de la fenêtre gauche, ainsi que M. Hye Hoys le vit en 1866. Cfr. ET, planche IX, N° 6 et note g.

⁶ OST, p. 431.

⁷ OST. pp. 539 et 540. — Un curieux constat: Par deux fois, Thérèse voit une colombe et entend le bruit de ses ailes, alors que le verbe dans le texte hébraïque de Gen., I, 2, implique la même nuance: « planer avec un léger battement des ailes ».

de foi ». Au couvent de Malagón, au moment où Thérèse allait communier, cette religieuse...

« vit au dessus de la tête de la Mère une colombe battre des ailes; et celà, dit-elle, lui paraissait une chose du ciel, parce que la figure de la Mère était toute resplendissante et aussi parce que, en cet endroit, il était impossible qu'une colombe puisse entrer »⁸.

D'autre part, la sainte reconnaît elle-même la nécessité de l'influx du Saint-Esprit pour guider sa plume, notamment lorsqu'elle va parler des « questions si difficiles » qui concernent les « Sixièmes demeures ». « Si Sa Majesté, dit-elle, ne vient pas avec l'Esprit-Saint pour diriger ma plume, je sais bien que ce travail est au-dessus de mes forces »⁹.

Il y a aussi, dans la vie de Thérèse, de nombreux moments où, si l'Esprit-Saint n'est pas nommé, son action est manifeste. Au Procès Informatif de Grenade, Soeur Ana de la Encarnación déposa ceci:

« Une nuit, à Ségovie, alors que la Mère écrivait le « Livre des Demeures », j'entrouvris la porte de sa cellule pour m'enquérir si elle désirait quelque chose. Elle avait le visage illuminé et resplendissant, entouré comme de rayons d'or. Cette chose, j'en fus témoin, dura l'espace d'une heure et disparut à minuit lorsqu'elle cessa d'écrire. Au moment où elle laissa son cahier, cette splendeur la quitta; et on l'aurait cru alors dans l'obscurité en comparaison de la splendeur où elle était. Et quand elle écrivait, elle le faisait avec une telle vitesse, sans s'arrêter pour raturer ou corriger, que cela paraissait vraiment miraculeux »¹⁰.

Les visions de la sainte supposent aussi le Saint-Esprit, et il en est une qui, après la « Transverbération », a retenu l'attention des artistes: celle du collier. En 1560, le jour de l'Assomption, alors que Thérèse établit déjà les plans de sa « Réforme », combattue par les uns, soutenue par d'autres, elle tomba en ravissement dans l'église des Dominicains d'Avila:

« On me revêta, dit-elle, d'une robe tout éclatante de blancheur et de lumière; ...j'aperçus Notre-Dame vers ma droite et mon père Saint Joseph à ma gauche, qui me mettaient ce vêtement... Elle me donna l'assurance que la fondation du monastère réussirait... Comme gage de la

⁸ BMC. 18. Tome I, p. 510 (déposition d'Anne de S. Augustin du 16 Octobre 1596).

⁹ OST., p. 926.

¹⁰ BMC. 1, p. XIII, note 1.

vérité de cette promesse, elle me donnait... un collier d'or très beau, auquel était suspendue une croix du plus haut prix »¹¹.

Cette vision encouragea définitivement la sainte dans son projet: c'était bien l'Esprit de Dieu qui la guidait. Aussi la Colombe se voit habituellement dans les représentations de cette scène.

Ces quelques faits déjà connus du vivant de la sainte et diffusés après sa mort dans une Espagne mystique vont évidemment influencer l'iconographie. Dans la vie de Thérèse, au moins trois fois, la Colombe Saint-Esprit s'est manifestée: il est donc normal qu'elle soit représentée au-dessus d'elle dans les faits précités.

Mais en plus de cette raison intrinsèque, il en est une autre, parallèle mais différente, issue du jugement des hommes.

En septembre 1587, lorsque le fameux théologien de l'Université de Salamanque Luis de León écrivait l'Introduction qui devait paraître l'année suivante dans « Los Libros de la Madre Teresa de Jesús », il disait:

« Sans aucun doute, le Saint-Esprit a voulu que la Mère Thérèse fut un exemple unique. En effet, la sublimité, la délicatesse, et la clarté des choses qu'elle traite la met au-dessus de beaucoup de grands esprits. Quant à ce qui concerne la pureté et l'aisance de son style, la grâce et l'heureux agencement des mots, l'élégance sans maquillage qui charme à l'extrême, je doute qu'il y ait dans notre langue une littérature qui égale la sienne... Et, en de nombreux endroits, il me semble que ce n'est pas un esprit humain que j'entends: aussi, je ne puis douter que c'était le Saint-Esprit lui-même qui parlait en elle et qui dirigeait sa plume et sa main. La lumière qu'elle apporte dans les choses obscures, le feu qu'elle allume par ses paroles au coeur de qui la lit, tout cela manifeste cette divine présence ».

Et, plus loin, le même Luis de León ajoute:

« Taire les grâces que Dieu lui fit pendant sa vie et se refuser à publier... les moyens que le Seigneur employa pour la perfectionner serait d'une certaine manière faire injure à l'Esprit-Saint, assourdir ses merveilles, mettre un voile sur sa gloire »¹².

Ce que Luis de León écrivait, beaucoup d'autres déjà le pensent et le disent. Il faudrait un volume pour citer le témoi-

¹¹ OST. pp. 366-367.

¹² Los Libros de la Madre Teresa de Jesús, Salamanca 1588, Introduction de Luis de León.

gnage des théologiens, les dépositions au Procès de Béatification, toute cette « fama sanctitatis » qui auréole Thérèse déjà de son vivant et s'amplifie en un concert unanime après sa mort. C'est vraiment l'Esprit de Dieu qui agit en elle, qui a parlé par elle. Conséquence logique, quoique audacieuse, son premier et principal attribut iconographique sera *la Colombe Saint-Esprit, comme pour les docteurs de l'Eglise*¹³. Néanmoins, comme on l'a dit plus haut, il faut toujours essayer de distinguer, dans les oeuvres d'art, si la Colombe rappelle la présence de l'Esprit-Saint dans un fait de sa vie, ou si elle proclame sa qualité de

¹³ Cette réputation de docteur qui prend naissance du vivant de la sainte atteint un point culminant au moment de la Béatification. En feuilletant le livre de Diego de S. José, OCD., « Compendio de las solenes fiestas que en toda España se hicieron en la Beatificación de N. B. M. Teresa de Jesus, Madrid 1615 », on constate combien fréquentes sont les allusions et les représentations du S. Esprit dans les décorations de quelque 85 villes d'Espagne. En voici quelques échantillons:

A *Madrid*, la sainte Mère est représentée en extase... avec son attribut qui est le S. Esprit, sous la forme d'une colombe. Un quatrain ajoute:

Les colombes vont à Dieu
Comme au bien suprême qui les fait vivre.
Mais Dieu va vers Thérèse
Sous la forme d'une colombe.

A *Madrid* aussi, représentée à genoux avec un livre ouvert, une colombe en gloire lui apportait une plume dans sa patte. Le texte disait: « Intellectum tibi dabo et instruam te ». Et puis, ce quatrain:

Votre esprit aurait bien voulu
Ecrire des poèmes d'amour,
Si la plume n'était celle
De la Colombe Saint-Esprit.

A *Madrid* encore, audessus de la tête de la Bienheureuse, il y avait une colombe avec ces mots: « Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus ».

A *Avila*, dans une procession solennelle, la statue de la Mère, richement vêtue tenait dans la main gauche le livre et la palme, dans la droite une plume, attributs de vierge et de docteur.

A *Barcelone*, on écrit le poème suivant:

Si la Colombe dans le Jourdain
Manifeste le Fils de Dieu,
Ainsi elle couvre notre Thérèse
Et la désigne, comme pour Saint Jean.

Dans l'Ordre sacré du Carmel
Où Thérèse a vécu,
Cette Colombe fut à la fois ombraison et apparition
Dont elle a revêtu la Sainte.

Et comme l'eau d'octobre
Qui couvre toute la terre,
Ainsi l'Esprit-Saint, de sa vertu et comme d'un manteau
Couvre notre Thérèse.

docteur. Sans doute, c'est toujours le même Esprit, mais vu sous des angles différents¹⁴. Pour ne citer ici que deux exemples types, la grande colombe vers laquelle la sainte lève les yeux dans la tableau de Rubens est celle de la vision de Pentecôte (fig. 28); la colombe peinte après coup sur la toile de Jean de la Misère à Séville est celle des docteurs (fig. 1). Mais nous avouons qu'il est parfois difficile, voire impossible, d'interpréter dans quelle sens la colombe est représentée. De toute façon néanmoins, sa présence est symptomatique, singulièrement éloquente, démonstrative¹⁵.

L'Esprit-Saint lui donne un verbe éloquent,
Car comme docteur sacré
Elle a déjà écrit et enseigné
Elle a illustré le monde entier par sa doctrine.

O combien sublime sera
La doctrine qu'elle enseigne,
Si la divine Colombe, par le fait d'être son Dieu,
La guide et l'enseigne, comme pour Saint Jean.

A *Grenade*, chez les Carmes déchaux, la sainte Mère était représentée d'une part en prière (vie contemplative), d'autre part écrivant (vie active). Le S. Esprit Colombe envoyait sur elle ses rayons de diamants. Dans le cloître, en dessous d'une statue de S. Cyrille, on lisait: « Comme docteur et maître, je te nomme mon successeur pour être maître et docteur ».

A *Pastrana*, cette première strophe d'un hymne:
Disciple du Saint-Esprit,
Gloire féconde de l'Espagne,
Ignorée d'aucune nation,
Ceinte de la lumière du soleil.

A *Talavera*:
Et si, du vivant de Jean, une colombe de neige
Dans l'eau cristalline du Jourdain
Agite ses ailes sur le Christ,
Ainsi la même colombe fait pleuvoir ici mille grâces.
Sur votre tête et pour notre enseignement,
En guise de pompon blanc qui orne vos tempes,
Elle vous confère le grade de maître.

Ces citations, nombreuses, ont paru utiles, parce qu'elles reflètent le climat de toute l'Espagne à ce moment. Dans toutes ces démonstrations, la Colombe n'est pas celle de la vision de Pentecôte ou de quelque autre vision, mais bien déjà la Colombe Saint-Esprit des docteurs.

¹⁴ Emile Mâle avait déjà fait cette distinction dans son ouvrage « L'art religieux après le Concile de Trente », Paris, 1932, p. 167. L'auteur trouve néanmoins que ce serait hardiesse excessive de représenter la colombe pour marquer le caractère inspiré des oeuvres de la sainte: elle n'a pas droit, dit-il, au titre de docteur de l'Eglise universelle. On comprend cette réticence, qui ne fait d'ailleurs que rejoindre les Bollandistes (Cfr. ACT., p. 234). Cependant, la prochaine déclaration officielle va donner raison aux hardiesses qui depuis longtemps représentent Thérèse avec l'attribut des docteurs.

¹⁵ Sur Sainte Trèrèse inspirée par l'Esprit-Saint, cfr: ENS., pp. 61 à 78. — IC., pp. 166 à 168.

Le portait physique de Thérèse.

Avant de parler peinture, il n'est pas sans intérêt de retracer, encore une fois, le portrait physique de la sainte, d'après un récent ouvrage extrêmement documenté¹⁶.

Thérèse de Ahumada avait dès sa jeunesse la réputation d'être fort belle et elle le laissa paraître jusqu'à la fin de ses jours. Elle était de taille moyenne, plutôt grande que petite, plutôt forte que maigre, en tout bien proportionnée. Le corps était quelque peu ramassé, robuste. La couleur de sa carnation était très blanche, et, comme on put le voir après sa mort, avait quelque chose de limpide comme du cristal. Le visage n'avait rien de commun; il n'était ni rond ni allongé; les trois parties en étaient égales entre elles. Le teint du visage était à la fois blanc et incarnat; notamment les joues faisaient penser à un mélange de sang et de lait. Elle avait les cheveux noirs, soignés, légèrement bouclés et reluisants. Le front était large et égal, très beau. Les sourcils, assez épais et peu arqués, étaient roux foncé, tirant un peu vers le noir; la chevelure était courte. Les yeux étaient noirs, vifs, arrondis, pas très grands, fort bien disposés et légèrement saillants. Quand elle riait, ses yeux riaient aussi; dans d'autres cas, ils devenaient graves. Le nez était bien fait, plus petit que grand, pas très proéminent. La bouche n'était ni grande ni petite; la lèvre supérieure était mince, l'inférieure un peu épaisse et tombant légèrement: le tout d'une grâce et d'un coloris exquis. Les dents étaient égales et très blanches, le menton bien fait, les oreilles petites et belles, la gorge large, blanche et pas très haute. Elle avait de très jolies mains, quoique petites; les pieds étaient très jolis et bien proportionnés. Sur le visage, du côté gauche, elle avait trois grains de beauté, qui lui donnaient beaucoup de grâce: le premier plus bas que la moitié du nez, le seconde entre le nez et la bouche et le troisième en dessous de la bouche. On avait plaisir à la regarder et à l'entendre, parce qu'elle était fort sereine et aimable dans toute sa façon d'être. Elle montrait notamment beaucoup de grâce et d'allure dans sa démarche, son parler, son regard et toutes ses actions. Le vêtement et le linge qu'elle portait, — pauvre habit de bure de son Ordre — bien qu'ils fussent vieux et rapiécés, lui allaient fort bien.

¹⁶ TIVI., pp. 23 et 24.

Munis de ce signalement, nous pourrions maintenant mieux comprendre et apprécier le tableau de Jean de la Misère.

La genèse de l'iconographie thérésienne.

Toute la genèse et l'évolution de l'iconographie thérésienne s'articule sur le premier, authentique et seul portrait, celui que fit d'elle, d'après nature, le frère Jean de la Misère, carme converti, le 2 Juin 1576, à Séville¹⁷.

La sainte avait 61 ans¹⁸, et se trouvait à Séville pour la fondation du Carmel. Le Père Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu, visiteur apostolique (appelé plus simplement le Père Gratien), s'y trouvait aussi, ainsi que l'humble frère Jean de la Misère, qui exécutait à longueur de journée des travaux de peinture. Les Carmélites supplièrent avec larmes le Père Gratien d'ordonner que le frère, qui était « *raisonnable en peinture* », fit le portrait de la Mère. Gratien ordonna à la Mère de poser, ce qui la mortifia beaucoup. Quand ce fut fini, elle eut cette boutade célèbre: « *Dieu vous pardonne, frère Jean, vous m'avez faite laide et chassieuse* ». Au fait, il faut rendre cette justice au frère Jean: le tableau est bon. C'est le meilleur, le plus vrai, le plus valable que nous ayons (fig. 1). « *Il me semble, disait une carmélite, voir sur cette face vénérée, l'expression de la douleur et de l'amour, mais en même temps celle de la sérénité, où sont parvenues les âmes transformées en Dieu* »¹⁹.

De ce premier original peint d'après nature par Jean de la Misère au Carmel de Séville, il y eu des répliques (faites par Jean de la Misère lui-même), et des copies (faites par d'autres).

¹⁷ Le frère Jean de la Misère (Giovanni Narducci ou Narduch) n'est pas un inconnu dans les répertoires de peintres. Les dictionnaires de Thieme-Becker et de Benezit en parlent respectivement à *Narducci* et à *Miseria* (Juan de la). Mais Thieme-Becker fait erreur quand il mentionne parmi ses œuvres le portrait en pied à l'Hôtel de Ville d'Avila. Louis Réau répète la même erreur, en ajoutant une erreur de date: 1570 au lieu de 1576. (RE, Tome III, p. 1259). La vie du frère Jean de la Misère n'a jamais été écrite; elle est cependant fort pittoresque, étant donné ses démêlés avec le démon et le fait qu'il changea d'ordre religieux une douzaine de fois. Mais Thérèse l'aimait bien et assista en personne à sa prise d'habit et à sa profession (1569-1570). Les sources principales de sa vie se trouvent dans le grand ouvrage: *Reforma de los Descalzos*, (Madrid 1644 à 1739, et dans BMC).

¹⁸ Sur certaines reproductions, on trouve « *aetatis suae 60* ». C'est là une erreur, qui n'avait pas alors toute l'importance que nous attachons aujourd'hui aux dates.

¹⁹ F. X. Plasse. Souvenirs du pays de Sainte Thérèse. Paris, 1875, p. 144.

La Mère Marie de S. Joseph, prieure de Séville, et témoin des plus sûrs, parle en effet du portrait fait « d'après nature par le frère Jean de la Misère et de quelques autres qui ont été faits par lui également »²⁰. A l'origine, il y a donc un premier original fait d'après nature, puis des répliques par le même auteur, enfin des copies faites par d'autres. Où peuvent se trouver ces tableaux?

On affirme généralement aujourd'hui que le premier original d'après nature se trouve toujours au Carmel de Séville. L'opinion que cet original serait à l'Hôtel de Ville d'Avila ou ailleurs n'est plus soutenue. On ne reviendra pas ici sur les raisons de cette conviction²¹.

D'autre part, on sait que le P. Gratien avait lui aussi un portrait de la Mère, puisque (vers 1600), il le légua par testament à sa soeur carmélite. Mais celle-ci mourut trois ans avant lui et on ne sait ce qu'est devenu ce portrait. Gratien, qui était supérieur et qui avait donné l'ordre de faire le tableau, n'a-t-il pas pris pour lui le premier original d'après nature, laissant aux Carmélites de Séville la première réplique du frère Jean? On ne le saura jamais. Mais quoiqu'il en soit, le Carmel de Séville garde certainement un authentique Jean de la Misère²².

L'analyse technique du tableau de Séville révèle que c'est une peinture à l'huile sur toile. Le tableau a été rentoilé (peut-être au XVIIIe siècle), et au cours de cette opération a été un peu agrandi: mesurant, jadis 76 sur 70 centimètres, il mesure aujourd'hui 82 sur 78 centimètres. Au cours de la séance de pose, le frère Jean a peint surtout le visage et aura sans doute esquissé

²⁰ « ...un retrato que al natural sacó fray Juan de la Miseria... del cual y de algunos otros que por el han sacado, me parece hacer memoria... ». Ce qu'on traduit parfois par: « J'ai cru bon de faire mention de ce portrait, fait d'après nature par le frère Jean de la Misère et de quelques autres qui en sont la reproduction... ». Cette traduction prête à confusion, car ces « reproductions » sont-elles de Jean de la Misère ou d'autres peintres, sont-elles des répliques ou des copies? En réalité, le texte affirme l'existence d'un original et de répliques par Jean de la Misère lui-même. Cfr. María de S. José, Libro de Recreaciones, Recreac. VIII.

²¹ VIS., p. 159. Néanmoins, la peinture en pied de l'Hôtel de Ville d'Avila a de l'intérêt et elle est ancienne. Des tableaux anciens du même genre se trouvent aux Carmels de Malagón et de Grenade (Espagne) et au Carmel de Malines (Belgique).

²² Cfr. Angel-M. de Barcia. El retrato de S. Teresa, dans: Revista de Archivos, enero-febrero 1909.

les manches et peut-être les mains, qu'il aura terminées après coup, de mémoire²³. Il peignit aussi le cartouche avec l'inscription:

« *Anno suae aetatis 61. Ao salutis 1576, die secundo mesis junii* ».

L'inscription du dessous a été faite plus tard:

« *Este retrato fue sacado de la Madre Teresa de Jhesus, fundadora de las descalzas carmelitas, pintolo frai Juan de la Miseria religioso de la dicha Orden* ».

Enfin, la troisième inscription doit être du moment de la Béatification (1614):

« *B. Vo Teresa de Jesus* »²⁴.

Le nimbe lumineux date sans doute aussi du moment de la Béatification. Quant à la colombe et au philactère, il faut en dégager l'importance.

On a rappelé plus haut la double présence de l'Esprit-Saint dans la vie de Thérèse: l'Esprit présent dans les faits de sa vie, l'Esprit que la « fama sanctitatis » lui attribue surtout après la mort. C'est dans ce dernier sens qu'il faut comprendre l'adjonction de la colombe dans le portrait de Séville. Malgré la vénération qu'on avait pour la Mère, il ne paraît pas que cette colombe ait été peinte de son vivant, mais après 1582, année de sa mort. D'autre part, ce doit être avant 1588, puisque dans l'édition des Oeuvres de 1588, il y a déjà une gravure de la Mère, avec, comme seuls attributs, la colombe et le philactère (fig. 8). C'est la peinture qui doit avoir inspiré la gravure, et non le contraire. *Ainsi on peut croire que, peu après la mort, on a osé peindre sur le tableau de Séville la Colombe Saint-Esprit.* Et cela correspondait parfaitement à l'idée du temps. Au fait, c'était une

²³ Ce qui fait penser qu'il peut avoir esquissé les manches et les mains, c'est une phrase de Marie de S. Joseph, qui assistait à la séance de pose: « Je signale, dit-elle, qu'en plusieurs portraits et gravures, on a voulu reproduire aux manches de l'habit quelques morceaux déchirés qui s'y trouvaient quand on fit le portrait, et ainsi on est arrivé à faire comme des manches en pointe. Quant au voile, pour avoir voulu l'étagé comme on l'a fait, on a simulé des plis, ce qui pourrait paraître de la recherche... » Maria de S. José, Libro de Recreaciones, Recreac. VIII.

²⁴ Dans l'ouvrage TIVI, il semble y avoir contradiction entre la note 20 de la page 24 (las *dos* inscripciones...) et la page 593 (...la cartela, son posteriores). Précisons donc: le cartouche ou cartela (petit rectangle de papier en trompe-l'œil au coin retourné) est de la main du frère, quoiqu'il puisse l'avoir peint un peu après.

audace, car c'était la première fois qu'une femme recevait l'attribut des docteurs de l'Eglise universelle²⁵.

Quant au philactère « *Misericordias Domini in aeternum cantabo* », il souligne une pensée très chère à la sainte, qui avait fréquemment à la bouche, dans son humilité, ce verset des psaumes²⁶. Sa « Vie », que par obéissance elle avait écrite, elle aimait

²⁵ « L'Esprit-Saint descendit sur Lui sous une forme corporelle, tel une colombe » (Luc, III, 22). Il était donc normal que les artistes représentent le S. Esprit sous la forme d'une colombe au baptême de Jésus, à l'Annonciation, même à la Pentecôte (où il paraît en langues de feu) et dans toutes les circonstances où il agit ou inspire. Aussi, la Colombe est devenue l'attribut des évangélistes, des Pères, des docteurs. Néanmoins, si le S. Esprit est représenté habituellement par une Colombe, toute colombe ne représente pas le S. Esprit, tout au moins le S. Esprit « total ». Il faudra donc distinguer:

1. *La colombe s'échappant des lèvres mourantes, image de l'âme.* (S. Polycarpe. — S. Agabe de Novare. — S. Euloge de Cordoue. — Ste Scholastique. — Ste Eulalie de Mérida. — Ste Reparata. — Ste Devota. — Ste Julie de Corse. — Ste Leocadia, v. et mart. O. Carm. aux stalles du « Coro alto » des PP. O. Carm. d'Osuna (Espagne) et gravure de P. Clouwet. — S. Albert de Sicile, carme. — Ste Thérèse de Jésus (ACT, p. 255).

2. *L'attribut colombe donné à cause du nom.* (S. Jean Colombini. — Ste Colombe de Rieti. — Ste Colombe de Sens. — Ste Colombe de Cordoue).

3. *La colombe, intervention ou inspiration transitoires de Dieu dans des circonstances spéciales.* (S. Elisée avec colombe bicéphale. — S. Sever de Ravenne. — S. Cunibert de Cologne. — S. Remi. — S. David le Gallois. — S. Fabien. — S. Pierre Célestin. — S. Héribert. — Ste Reine d'Alise. — Ste Catherine d'Alexandrie. — Ste Aldegonde. — Ste Foy. — Ste Ursule — Ste Catherine de Sienna).

4. *La colombe attribuée pour raisons non définies.* (S. Hadelin. — S. Marcien de Ravenne. — S. Dunstan. — S. Findan de Rheinau. — Fray Pedro Fernandez Pecha, portrait de Valdès Leal au Museo prov. de Bellas Artes de Séville).

5. *La Colombe S. Esprit, attribut propre des docteurs de l'Eglise, déjà proclamés ou à proclamer.* (Evangélistes, Pères et docteurs. — S. Pierre d'Alcantara. — S. Vincent Ferrier. — S. Antonin de Florence. — Bx Ambroise Sansedoni de Sienna (?). — Ste Thérèse de Jésus).

Puisque Sainte Catherine de Sienna aura bientôt le même titre que Sainte Thérèse, notons que ses attributs sont: la robe blanche et le manteau noir des Dominicaines, le lys des vierges, le crucifix, le chapelet, l'anneau, le coeur, la couronne d'épines, l'étoile lumineuse. La famille de Ste Catherine s'opposait à son entrée en religion, jusqu'au jour où son père vit une colombe blanche sur la tête de sa fille alors qu'elle priait. Cette scène a été représentée dans l'iconographie de la sainte. (Cfr. GIORGIO PAPASOGLI, *S. Caterina Dottore della Chiesa*, dans « L'Osservatore della domenica », Città del Vaticano, 1970, No 30 (p. 15) et No 31 (p. 12). Mais dans ce cas, la colombe est celle dont on a parlé plus haut, au No 3: intervention transitoire de Dieu dans des circonstances spéciales. Salvo meliore iudicio, car l'iconographie de Ste Catherine de Sienna est vaste, on n'y trouve point la Colombe S. Esprit proprement dite des docteurs (No 5).

Est-il besoin de préciser que le classement ci-dessus a été fait uniquement selon des critères iconographiques? Sauf omissions pour des cas mineurs, il paraît donc que, depuis près de 4 siècles, *Sainte Thérèse est la seule femme dans l'Eglise qui a mérité la Colombe S. Esprit des docteurs.*

²⁶ Déposition de Isabel de Santo Domingo, au Procès Informatif de Saragosse (1595): BMC., XIX, p. 87.

l'appeler « *Le livre des miséricordes de Dieu* », comme elle l'écrira, un an avant sa mort, le 15 novembre 1581, à Don Pierre de Castro, chanoine d'Avila, qui avait lu et approuvé son manuscrit:

« Quelle merveille que la miséricorde de Dieu! Voilà qu'à la vue de toutes les infidélités de ma vie, vous vous sentez porté au bien; et ceci n'est pas sans raison, puisque vous me voyez échappée à l'enfer que j'ai mérité à juste titre depuis longtemps. Aussi, j'ai intitulé cet écrit: 'Le livre des miséricordes de Dieu' »²⁷.

Enfin, dans la genèse de l'iconographie thérésienne, il faut citer un document précieux, parce qu'il paraît être encore du XVI^e siècle, à savoir la peinture en couleurs, (sur papier) du portrait « *Propiedad de la familia de Ahumada* », que l'on conserve aujourd'hui à la « *Real Academia Española* » de Madrid. L'oeuvre porte une inscription au verso, datée 1740: « *Ce portrait original de ...Sainte Thérèse de Jésus était la propriété de... Don frère Martin de León y Cardenas, archevêque de Palerme..., qui le donna à son neveu Don Juan de Ahumada y Cardenas, qui était capitaine de sa garde en 1643...* ». L'image ne porte aucun attribut; elle mérite d'être signalée comme un portrait probable, peut-être fait de mémoire. Elle a été fort répandue depuis le IV^e Centenaire de 1962²⁸.

Répliques et copies du portrait de Séville.

Il n'est guère de Carmel en Espagne qui ne possède quelque copie du portrait de Séville. Certains pensent même posséder une réplique authentique. On a dit que, parmi les répliques les plus autorisées, se trouvent celles de Salamanque et de Caravaca²⁹.

Il faut d'abord préciser qu'à Salamanque, il y a (au moins) deux portraits dignes d'attention. D'abord aux Carmélites, celui que l'on dit « *exécuté par ordre de Philippe II* »³⁰. Ce portrait a de l'intérêt, mais il saute aux yeux qu'il n'a pas de relation directe avec l'original de Séville. Et qu'il ait été « *exécuté par ordre de Philippe II* » ne repose sur rien de précis. Les Carmé-

²⁷ LST., T. IV, p. 204.

²⁸ TIVI, p. 25.

²⁹ TIVI, p. 25, note 23.

³⁰ Voir reproduction de ce portrait dans. « Nel terzo Centenario della Canon. della SM. Teresa di Gesù », Milano, 1922, p. 13.

lites elles-mêmes donnent une autre origine à ce portrait: ce serait une soeur qui, après une vision de la sainte, l'aurait fait faire. — Ensuite, il existe un très ancien portrait à la « *Casa de Santa Teresa* », la maison primitive où logea d'abord Thérèse à Salamanque (fig. 2). Ce portrait comporte la colombe, le philactère, les mots « *Aetatis 61-1576* », mais la figure n'est pas nimbée. Dans la marge inférieure, ce texte qui fait penser à une dédicace ou à un ex-voto:

« S. M. Tarasiae Yesu Carmelitani Ordinis renovatrici multorum monasteriorum fvndatrici gloriosissimae feminarum ».

Quant au tableau de Caravaca, il pourrait être une réplique. Déjà le pèlerin flamand de 1866 l'avait remarqué:

« Ce portrait, écrit-il paraît être la copie du portrait conservé à Séville et cette copie fut vraisemblablement faite par Jean de la Misère lui-même; c'est la même dimension, le même grain de toile, le même procédé de peinture transparente et légère. Le calque du portrait de Séville s'applique parfaitement sur le portrait de Caravaca. Les différences que l'on trouve entre les deux sont de peu d'importance. L'inscription « *MATER TRSA DE IHESV* » sans rien de plus prouve que ce tableau est antérieur à la Béatification de la Sainte »³¹.

Il faut accorder une mention spéciale au portrait du Carmel de Alcalá de Henares (« *Corpus Christi* »), dont on n'a jamais parlé. En faisant la photographie de ce tableau en 1969, on a découvert au verso une inscription, récente, mais renvoyant à des documents anciens, à savoir la *Vie manuscrite du V. F. Lorenzo de S. Teresa, C. D. (1647-1706)*, conservée aux Archives du Monastère. Il s'ensuit que ce tableau fut d'abord la propriété d'un chanoine de Séville, qui y tenait beaucoup. A sa mort, le chanoine le légua à un bénéficiaire de la Cathédrale, natif de Calatayud. Celui-ci revint dans sa ville natale avec la peinture, qu'on plaça à l'église, où elle fut l'objet de beaucoup de dévotion. Avant de mourir, cet homme légua le portrait au frère carme Lorenzo, d'Alcalá, qu'il connaissait. A sa mort, le fr. Lorenzo le donna aux Carmélites du « *Corpus Christi* » où il se trouve aujourd'hui (fig. 3). — Tout cela est raconté dans la « *Vie* » du frère, où on parle du tableau comme de celui « *que pinto el Hno fray Juan de la Miseria, como lo dice un rotulo de letras negras, que apenas se leen, que esta en el mismo lienzo* ». De fait, le portrait d'Alcalá comporte cette inscription en lettres noires et les deux autres inscriptions, toutes trois semblables à celles de Sé-

³¹ ET, planche 22, N° 10 et note e.

ville. La ressemblance de la colombe et du philactère est également frappante. Un détail: dans les deux peintures, on écrit de la même façon « ...IN ETERNUM... ». Et si le portrait d'Alcala se présente avec les mêmes adjonctions que celui de Séville, c'est que le chanoine a fait compléter son tableau comme celui des Carmélites, ou bien qu'il l'a reçu tel quel vers le moment de la Béatification. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le portrait d'Alcala est fort proche de celui de Séville. Il faut reconnaître néanmoins que par certains détails, notamment l'expression du regard, le portrait de Séville est supérieur.

Une curieuse copie, fort stylisée, se voit au Carmel de S. Joseph d'Avila (fig. 4). Cette peinture a été copiée à son tour en 1775 et se trouve aujourd'hui chez les Carmélites déchaussées dites « de Hogueira » à Guadalajara (Mexique), ainsi que cela est attesté par une inscription d'époque en bas du tableau (fig. 5).

Les Carmélites déchaussées de Grenade possèdent une copie intéressante et certaine de l'original de Séville, faite par Francisco Pacheco en 1602. Une inscription d'époque au bas du tableau affirme en effet que c'est une peinture fidèle de l'original de Séville « *por Francisco Pacheco a Sevilla en el d. 1602* » (fig. 6). Cette copie comporte la colombe et le philactère. On peut en conclure deux choses intéressantes: la colombe de Séville existait en 1602, et le fait qu'on copiait le tableau de Séville atteste sa notoriété déjà à cette époque. Précisons que, sur la copie de Grenade, la colombe paraît bien de la main de Pacheco, et qu'elle n'a pas été ajoutée dans la suite.

Hors d'Espagne, suivant le sillage des nouvelles fondations, le portrait de Thérèse va se répandre. Gênes fut le premier couvent d'Italie, fondé par les Pères en 1584. On y trouve plusieurs portraits de la sainte, notamment une très vieille toile craquelée mais digne d'intérêt à la Bibliothèque, et une autre près du réfectoire, belle peinture certes, mais où la sainte présente une physionomie déjà italienne (fig. 7)³².

³² Voici encore quelques Carmels d'Espagne où l'on trouve des copies, des répliques peut-être: Zaragoza (S. José), Valladolid, Palencia, Medina del Campo, Toledo, Medina de Rioseco. — *En France*: Pontoise et Amiens. — *Aux U.S.A.*: Baltimore. *Au Mexique*: Morelia. — Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

Les premières gravures.

A part le portrait de Séville et ses copies, les oeuvres peintes de l'iconographie thérésienne sont rares depuis la mort de la sainte (1582) jusqu'à sa Béatification et Canonisation (1614-1622)³³. Pour suivre la genèse de cette iconographie, il faut se pencher sur les gravures et spécialement sur les gravures des livres, éditions des oeuvres ou études sur la vie et la doctrine.

La toute première édition d'une partie des Oeuvres, (*Avisos y Camino de perfección*), parut à Evora en 1583, suivie de deux autres en 1585 et 1587. Le Carmel de Clamart (France) possède un exemplaire rarissime de 1583, mais cet opuscule ne comporte pas de portrait.

L'ouvrage « *Los libros de la Madre Teresa de Jesús...* » édité à Salamanque en 1588, présente une image de la Mère, la plus ancienne des gravures connues (fig. 8)³⁴. Cette gravure faite en Espagne n'est pas un chef-d'oeuvre, mais elle est un témoin intéressant du portrait de Séville fait douze ans avant. En effet, un artiste n'aurait pu graver ce cuivre sans connaître l'original de Séville ou une copie. Un détail semble le prouver: sur le portrait de Séville, l'oeil droit de la sainte est légèrement plus fermé, détail qui se retrouve dans la gravure de 1588. Cette gravure comporte colombe et philactère et on peut conjecturer que ces deux attributs existaient déjà dans le portrait de Séville en 1588, et que le graveur a copié le tout, en interprétant un peu à sa façon³⁵. Ce qui est important c'est de constater, en 1588, la pré-

³³ Il n'est pas exclu que, dans l'Ordre, on ait peint ou dessiné le portrait de la Mère dès après sa mort. Dans les vieux couvents d'Espagne, on rencontre de ces vieilles toiles de peu de qualité, mais qui pourraient être anciennes. On veut dire ici que, avant la Béatification, les vraies oeuvres d'art sont inexistantes, sauf par exemple la copie de Pacheco, faite en 1602, dont on a parlé.

³⁴ On ne sait pas la raison pour laquelle un auteur a assigné la date de 1582 à une gravure de Jér. Wierix. Le titre de cette gravure est d'ailleurs « La B. Me Teresa de Jesus... » et la tête est nimbée. Cela n'était pas possible l'année de sa mort. Cfr. ENS., p. 68.

³⁵ Il est donc certain que, en 1588, 26 ans avant la Béatification, colombe et philactère existaient dans une gravure. Il est certain aussi que colombe et philactère existaient dans le portrait de Séville en 1602, puisque Pacheco les a copiés dans la peinture de Grenade. On ne peut donc dire que colombe et philactère ont été ajoutés probablement à l'occasion de la Béatification, comme on le pense dans les ouvrages suivants: 1. Angel M. de Barcia, *El retrato de S. T.*, dans *Revista de Archivos*, en. feb. 1909. — 2. *Urbis et Orbis, Concessionis tituli doctoris...* in hon. S. T., Romæ 1969, *De convenientia declarandi S. T. doctorem*, p. 35.

sence de la colombe, attribut des docteurs de l'Eglise et désormais attribut de Thérèse. Cet attribut, nous allons le retrouver dans toutes les gravures, les peintures, les sculptures dont on parlera bientôt ici.

Le même ouvrage « *Los libros...* » fut réédité en 1589 et en 1602, et comporte une gravure qui, à première vue, semble la même qu'en 1588. En réalité, ce sont deux autres, deux autres cuivres. Il suffit d'examiner de part et d'autre les yeux par exemple, et la bouche, plus maussade, pour s'en convaincre. L'encadrement est également différent et, dans le philactère, le mot IN est oublié en 1589 alors qu'il s'y trouve en 1588. D'autre part, la physionomie est plus agréable en 1588 qu'en 1589. Dans l'édition de 1602, le portrait sera encore légèrement différent.

Nous savons qu'en mars 1599, le P. Gratien s'occupait à Rome de l'édition d'une vie de la Mère en italien³⁶. Cet ouvrage « *Vita della M. Teresa di Giesù...* » parut à Rome en 1599 et comporte un portrait inspiré de l'original de Séville et gravé sans doute d'après le portrait qu'avait le P. Gratien (fig. 9). Cette gravure de 1599 porte d'ailleurs « *etat. sue 60* », et accuse une parenté avec l'image de « *Los libros* » de 1588. Mais il y a quelques innovations, auxquelles Gratien sans doute n'est pas étranger: une quenouille pour rappeler le travail des mains³⁷, un livre ouvert avec la célèbre glose « *Vivo sin vivir...* » et une inscription latine, qu'on peut ainsi traduire: « *L'Esprit-Saint nourrit intérieurement; il purifie, il enseigne, il élève, il pare de ses dons. Aussi, je suis pleine de vie, je vois, j'écris, j'agis et je parais pleine de gloire* ». Ce texte, que l'on retrouvera plus tard sur d'autres images éditées par Gratien (Bruxelles 1608) prouve combien celui-ci aimait à souligner l'action du Saint-Esprit en Thérèse. Il faut noter aussi que cette gravure ne comporte pas les anomalies vestimentaires signalées par Marie de S. Joseph: manches en pointe et voile avec plis sur la tête. Gratien, sans doute, a veillé à ce qu'il en soit ainsi (voir note 23).

³⁶ BMC., 17, T. III, p. 334.

³⁷ C'est sans doute la première fois que paraît la quenouille sur une gravure. Elle rappelle le travail des mains, auquel la sainte tenait et dont elle donnait l'exemple. Elle écrit dans sa « Vie »: « Ce travail (à savoir écrire sa vie) m'empêche de filer et cependant je me trouve dans une maison pauvre... » (OST., p. 100). Dans les Constitutions, la Mère demandera que, pendant la récréation, « chacune ait alors sa quenouille » (OST., p. 1509). Dans d'autres gravures et tableaux, on verra aussi le petit panier à ouvrages des Carmélites.

Jean de Brétigny, — ou de Quintanadoine, — fut, on le sait, l'instrument providentiel de la venue des premières Carmélites en France³⁸. Les Quintanadoine habitaient la Normandie, mais étaient originaires de Séville, où ils revenaient parfois. C'est ainsi qu'en 1582, l'année de la mort de Thérèse, Jean se trouva à Séville, où il fit la connaissance des Carmélites déchaussées et du P. Gratien. Il fut conquis pour toujours et sa vie n'aura plus désormais qu'un but: obtenir quelques Carmélites de choix pour fonder en France. Il laissa à Anne de Jésus une forte somme d'argent pour financer la première édition des « *Oeuvres* », qui parut en 1588, comme on l'a vu, avec un portrait. Revenu en France en 1594, il décide d'entrer dans les Ordres et est ordonné prêtre en 1598. Comme Thérèse est encore peu connue dans son pays, il se met à traduire, d'espagnol en français, la vie de la Mère par Ribera, aidé dans son travail par les Pères Chartreux. L'ouvrage parut à Paris en 1601 avec le titre: « *La vie de la Mère Thérèse de Jésus... par le R. P. François de Ribera... nouvellement traduite d'espagnol en français par IDBP et LPCDB* » (ce qui doit s'entendre « *par Jean de Brétigny prêtre et les Pères Chartreux de Bourfontaine* »). Cette première édition n'a pas de portrait proprement dit, mais une image frontispice avec les allégories PAX ANIMAE et SILENTIUM; au-dessus, l'image en buste de Thérèse, avec livre, encrier et plume.

En 1602, paraît une seconde édition avec, en regard de la gravure frontispice de 1601, « *le pourtraict au vif de la Mère Thérèse de Jésus, fondatrice des Religieuses et Religieux Carmes deschaussés...* » (fig. 10). Frontispice et portrait sont finement gravés par C. de Mallery (1571 † après 1635). Dans le « *pourtraict au vif* » un détail frappe: à gauche de la tête, on a gravé « *aetatis suae 60* », ce qui, avec le philactère et la colombe, évoque nettement le portrait de Séville. C'est à Séville que Jean de Brétigny a découvert le Carmel; il doit y avoir vu le portrait de Jean de la Misère et sans doute en avoir rapporté une copie, que l'artiste aura gravé. A l'impression, l'image a été inversée. Dans cette gravure les manches sont en pointe et le voile a des plis sur la tête (voir note 23).

Lorsqu'on dit de Jean de Brétigny qu'il fit « *tirer en taille*

³⁸ Cfr. Henry Brémond. Histoire littéraire du sentiment religieux en France. II. L'invasion mystique, pp. 263 et sq.

douce le portrait de la sainte », et que « cette image se répandit bientôt avec ses ouvrages par toute la France », on ne peut savoir s'il s'agit de la gravure de l'édition de 1602 ou d'une autre. On peut croire cependant que ce fut la même³⁹.

En 1604, le futur Cardinal de Bérulle rapporta d'Espagne un petit médaillon « *portrait authentique de Sainte Thérèse* », qu'il légua à sa mort aux Carmélites du premier monastère de Paris, aujourd'hui à Clamart (France). Ce médaillon ovale comporte la Colombe Saint-Esprit, le texte du philactère, les mains jointes, mais le visage s'écarte de celui de Séville. Puisque Bérulle passa à Salamanque en 1604 pour y prendre Anne de Jésus, c'est peut-être là qu'il reçut le médaillon: on pourrait voir en effet une certaine similitude entre celui-ci et le portrait dit « *de Philippe II* », conservé à Salamanque.

En 1606, Diego de Yepes publie à Saragosse un livre intitulé « *Vida, virtudes y milagros de la B. V. Teresa de Jesús* ». (Remarque le « Beata » 8 ans avant la Béatification, le mot étant employé ici dans un sens large). L'influence de Jean de la Misère est encore nette, mais il y a une innovation: sur la table, devant la Mère, un livre ouvert porte les mots « *Aut mori, aut pati* » (fig. 11)⁴⁰.

En 1607, paraît à Gand « *La vie de la Mère Thérèse de Jésus* », avec le même frontispice que l'édition de Paris 1601. L'exemplaire de la Bibliothèque des Carmes déchaux de Gand (Belgique) comporte une dédicace manuscrite et la signature du P. Gratien.

En 1610, Thomas de Jésus fait paraître à Rome « *Suma y compendio de los grados de oración...* », avec un portrait classique de la Mère. (fig. 12). Un timide B. précède « *Virgo Teresia a Jesu* », et, avant le temps, un nimbe diffus cerne sa tête.

En 1613, par les soins d'Anne de Jésus, alors prieure à Bru-

³⁹ Cfr. Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées... Paris 1894, T. I., p. 543.

⁴⁰ Est-ce la première fois qu'apparaît sur une gravure la célèbre devise? Elle s'y trouve ici dans sa forme authentique et authentiquement thérésienne, car la Mère n'a jamais écrit: « aut pati, aut mori ». Son premier désir est de mourir, pour l'union à Dieu dans l'amour. En attendant, volontiers, elle acceptera la souffrance. Lorsqu'on renverse la devise (comme dans la Bulle de Canonisation), cela n'a plus aucun sens. (Cfr. ACT, p. 310, N° 1394). Mais comment déraciner cette erreur répandue depuis toujours, spécialement dans l'iconographie?

xelles⁴¹, et le P. Gratien étant au courant⁴², c'est un *album de 25 planches*, toute la vie de la Mère, qui paraît à Bruxelles. Le choix des sujets, dans la gamme ascético-mystique, nous étonne un peu, car la trame historique de la vie, les fondations surtout, n'y paraît guère. Ces 25 planches, qui ont eu une grande influence dans le développement de l'iconographie thérésienne, furent gravées par Adrien Collaert et Théodore Galle. L'une d'elles montre Thérèse écrivant, inspirée par la Colombe, alors que sur la table on voit les volumes portant les titres de ses quatre oeuvres majeures. Dans un rayon venant du ciel, on lit « *Spiritu intelligentiae replevit illam* » (fig. 16). A part le bonnet de docteur, d'origine espagnole, on trouve réunis ici, avant la Béatification, les attributs essentiels de docteur. Dans la suite, cette vie fut de nouveau gravée à Rome par Jean Jacques Rossi, les sujets étant souvent inversés. L'auteur copie, sans le dire, l'édition flamande de 1613. Nous en donnons, comme curiosité, un spécimen (fig. 17).

En 1615, on trouve une gravure classique, mais rudimentaire, dans l'édition des « Oeuvres », à Saragosse. (fig. 13).

En 1619, l'édition du « *Camino di perfettione...* » à Venise offre aussi un portrait classique, avec quenouille et le texte: « *Manum suam misit ad fortia et digiti ejus apprehenderunt fusum* » (fig. 14).

En 1620, une « *Leven* » en flamand offre une fine gravure non signée, mais apparentée au style des Wierix. Peu de temps avant la Canonisation, cette gravure résume les caractères de l'iconographie thérésienne et les attributs de la sainte: Saint-Esprit, philactère, mains jointes, encrier et plume, livre ouvert avec « *Vivo sin vivir...* », quenouille. Cependant cette gravure employée en 1620 pourrait être plus ancienne, puisqu'il n'y a pas de nimbe (fig. 15).

Dans la suite, et surtout à l'occasion de la Canonisation en 1622, les éditions se multiplieront, avec des images, et on ne peut suivre ici cette évolution dans le détail. Pour terminer ce chapitre, mentionnons encore quelques gravures.

⁴¹ Cfr. Berthold-Ignace de Sainte Anne. Vie de la Mère Anne de Jésus. Mairlines 1882, T. II, pp. 236 à 240.

⁴² Le 24 mars 1612, le P. Gratien écrit d'Anvers à la M. Juliana de la Madre de Dios, à Séville: « ...maintenant, on est occupé à faire les gravures de la Vie de la Mère Thérèse » BMC., 17. T. III, p. 453.

Vers le milieu du XVII^e siècle, une gravure dessinée par I. E. Quellinus et gravée par Richard Collin souligne l'action du Saint-Esprit dans l'oeuvre de Thérèse et lui donne le titre de docteur (fig. 18). La Colombe avec le texte « *Requievit super eam Spiritus Domini* » diffuse les 7 dons. Quatre cartouches la célèbrent comme patriarche, vierge, docteur et martyr. Le troisième cartouche porte le texte suivant: « *Au Doctorat (de Sainte Thérèse) bien mérité à cause de l'excellence de ses livres et concédé solennellement, avec l'assentiment d'Urbain VIII, par l'Académie de Salamanque* »⁴³.

Dans le même ordre d'idées, un livre polonais (Cracoviae 1650), « *Fr. Elisei a S. Maria, C. D., De Vita, gestis et miraculis SMN. Theressiae a Jesu...* » montre Thérèse entre Elie et Elisée, avec 3 couronnes « *martyrio, virginitati, doctoratui* », surmontées de la Colombe Saint-Esprit.

En Pologne encore, une curieuse gravure de 1681 célèbre les fiançailles mystiques de Thérèse avec Dominique, mais Thomas n'y est pas oublié (fig. 19)⁴⁴. Essayons de comprendre les 6 vers de la marge:

« Tu fiances, ô Jésus-Christ Roi, Thérèse à Dominique.
Tandis que de part et d'autre se serre la main qui s'engage,
La Mère Thérèse est la fiancée du Père Dominique.
Veut-on savoir le fruit qui en provient?
La gloire du Carmel resplendit d'un insigne honneur
Du fait que, devenu l'Achate des Gusmaniens, le Carmel se met à
l'école de Thomas.
Qu'aucun hiver ne vienne briser ce couple d'amis! (Carmes et Dominicains).

On sait combien Thérèse aimait l'Ordre de S. Dominique. Des Dominicains, elle a reçu beaucoup. Mais elle a donné beaucoup aussi. Aujourd'hui, dans l'Eglise, un patrimoine demeure, riche à la fois de la pensée de Thomas et de Thérèse.

Parmi les innombrables gravures du *Cabinet des Estampes*

⁴³ Voir à ce sujet ACT, p. 361, N° 1612 et 1613. — Les Bollandistes distinguent évidemment le titre de docteur de l'Eglise et celui de docteur en théologie. C'est ce dernier titre qu'a conféré l'Université de Salamanque. Quant à une « Bulle spéciale » d'Urbain VIII, dont parle le P. Jean de S. Louis dans sa Vie de S. T. (ch. VIII), les Bollandistes la cherchent en vain dans les Archives et la Chronique de l'Ordre. Cfr. N° 1613.

⁴⁴ Cette image sert de frontispice au livre de J. A. Bardzinski, « *Profunda inscrutabilium ab aeterno Dei omnipotentis... arcana* ». Cracovia, 1681. (Bibl. Univers. Varsov.). La gravure est signée FMB.

de Paris, choisissons-en deux: une d'Adrien Collaert (1560-1618), représentant la Mère comme fondatrice d'églises (fig. 20), et une autre de Matheus, graveur à Paris vers 1620, où la sainte apparaît donnant naissance à la double famille des Carmes et des Carmélites, sous l'action de l'Esprit-Saint. (fig. 21)

Enfin, au *Cabinet des Estampes de Bruxelles* retenons une belle gravure d'Antoine Wierix « *Vision de la Croix* »: dans des rayons de lumière et de feu, l'Esprit dispense à Thérèse les 7 dons. (fig. 22).

Les images du P. Gratien.

On sait la religieuse affection qui unissait Sainte Thérèse au P. Gratien, premier provincial de la Réforme. Comme on l'a dit, ce dernier possédait un portrait de la Mère, qui se perdit à sa mort, mais dont on a des traces au cours de sa vie.

Une lettre de Gratien suggère qu'il avait ce portrait à Rome, car il écrit de la ville éternelle le 1er mai 1597 à une carmélite déchaussée non nommée:

« Vous me demandez que je fasse des reproductions de petit format du portrait de la sainte Mère: cela se fera bientôt. Entretiens, recevez ces images (registros); sans doute elles ne sont pas en couleurs, mais à mon avis, il n'en existe aucune aussi bonne qui ait été éditée... » (en note): « Envoyez la moitié des images aux Soeurs de Lisbonne au Portugal; les autres sont pour vous. De Rome, le 1er Mai 1597 »⁴⁵.

On en déduit que Gratien avait avec lui un portrait, qu'il existe déjà de petites images dont il envoie quelques exemplaires, et que bientôt il en fera d'autres. Quelles étaient ces images, celles qu'il envoyait en 1597, celles qu'il promettait? Des recherches au Portugal n'ont donné à ce sujet aucun résultat. Mais, comme on l'a dit, Gratien s'occupait d'une « Vie », parue à Rome en 1599, et cette « Vie » comporte un portrait (voir fig. 9). On peut supposer que Gratien en fit tirer des exemplaires pour satisfaire à la dévotion.

D'autre part, en examinant attentivement une image gravée par *Jehan Wierix*, (le N° 2034 de Alvin), on arrive à la conclusion que c'est Gratien qui la fit faire à Bruxelles à la fin de 1608. (fig. 23).

⁴⁵ BMC., 17, T. III, p. 323.



1. Fr. Jean de la Misère, OCD. - Sainte Thérèse de Jésus. (2 Juin 1576). - Aux MM. CD. de Séville.



2. Anonyme. (fin XVI^e ou début XVII^e s.). - A la « Casa de S. Teresa », Salamanque.
3. Réplique présumée de Jean de la Misère. - Aux MM. CD. de Alcalá de Henarès (« Corpus Christi »).



4. Anonyme. - Aux MM. CD. de S. Joseph, à Avila.
5. Anonyme. - Copie du précédent en 1775, aux MM. CD. de Guadalajara (dites « de Hoguera ») Mexique.
6. Francisco Pacheco. - Copie du portrait de Séville en 1602. - Aux MM. CD. de Grenade.
7. Anonyme. (début XVII^e s.) - Aux PP. CD. de Gênes (Italie).



8. Portrait de « Los Libros de la M. Teresa de Jesús... ». Salamanque 1588.
 9. Portrait de la « Vita... ». Rome 1599.
 10. Portrait de « La vie... ». Gravure de C. de Mallery. Paris 1602.
 11. Portrait de « Vida y virtudes... ». Saragosse 1606.



EN ÇARAGOÇA.

PEDRO CABARTE, Año M. DC. 2

A costa de Iuan de Bonilla mercader de libros.

13 2.ª 811.



12. Portrait de « Suma y compendio... » par Thomas de Jésus. Rome 1610.

13. Portrait de « Los Libros... ». Saragosse 1615.

14. Portrait de « Camino de Perfectione... ». Venise 1619.

15. Portrait de « Het leven... ». Anvers 1620.



16



17

16. Vita B. V. Teresiae a Jesu, par A. Collard et Th. Galle. Planche 23: Sainte Thérèse docteur mystique. Anvers 1613.

17. Copie de la « Vita » précédente par Jean Jacques Rossi. Rome.



18



DOMINUS honoris IESU Rex CHRISTE THERESAM ..
 Quam singulari manus singulari elevatum ..
 Sponsa Patri Mater fructus sui nolens, quae inde ..
 CAP. M. E. L. miro fulget honore DECUS ..
 Juremque suadet THOMAE CALUMNIAS factus A. chates.
 Hoc PAR amicitiae nulli solvatis hujus.

19



20

B. TERESA. IESU sanctissimo celebris, virgo insignis,
 ordinem monialium, et monasterium Carmelitarum: discipula
 oritur, et peritibus pueris, et vivans, regule viventium, regulas,
 vitam, sanctissime transmittit. Anni 1532. et usque anni, 1582.
 Alibi in regno Castella. ubi et quiescit, maritimae civitate.



B. MATER THERESA. I. EST FUND. CARM. DISC.
 Cap. quae vita fructuosa, fundatione ad omnes, non fractus
 honoris et honestatis, sed in

- 18. Richard Collin. - Sainte Thérèse, patriarche, vierge, docteur et martyr. (milieu XVII^e s.). Cabinet des Estampes de Bruxelles.
- 19. Fiançailles mystiques de Thérèse et de Dominique. (Cracovie 1681).
- 20. Adrien Collaert. - Thérèse de Jésus fondatrice d'églises. (début XVII^e s.). Cabinet des Estampes de Paris.
- 21. Matheus. - Thérèse de Jésus, mère des Carmes et des Carmélites (début XVII^e s.). Cabinet des Estampes de Paris.



22



23

22. Ant. Wierix. - Vision de la Croix et dons du S. Esprit. (début XVII^e s.). Cabinet des Estampes de Bruxelles.

23. Jehan Wierix. - Image que fit faire le P. Gratien à Bruxelles en 1608. Cabinet des Estampes de Bruxelles.



24. Tableau qu'avait Anne de S. Barthélémy. - Aux MM. CD. de Beaune (France).

25. Anonyme XVII^e s. - Copie du N^o. 24. - Aux MM. CD. d'Anvers (Belgique).

26. Anonyme XVII^e s. - Copie du N^o. 24. - Aux MM. CD. de Kain (Belgique).

27. Nicolas Lauwers. - Gravure dans le genre du N^o. 24.



28. PP. Rubens. - La vision de la colombe (En Angleterre).

29. Ribera. - Sainte Thérèse écrivant. Au Musée de Valence (Espagne).



30



31

30. PP. Rubens. - Sainte Thérèse écrivant. (Col. part. Buenos-Aires).

31. Velasquez. - Sainte Thérèse écrivant. (Col. Marquise de Casa Riera, Madrid).



32. Murillo. - Sainte Thérèse écrivant. (Col. A. Domingo Cobo, Séville).



33. Gaspar de Crayer. - Vision de la Croix. Eglise S. Quentin à Louvain (Belgique).



34. Villalpando. - Vision du collier. - Eglise « de la Profesa », Mexico.

35. Céramique d'autel à l'église de San Angel des PP. CD. de Mexico.



36. Anonyme XVII^e s. - Sainte Thérèse docteur. - Aux MM. CD. de Tlalpan (Mexico DF).

37. Anonyme XVII^e s. - Sainte Thérèse fondatrice. - Aix-la-Chapelle, Musée Suermondt.



38. Plasencia. Sainte Thérèse docteur (provenance portugaise?). - Église des PP. Siervos de Maria.

39. Jaén. Sainte Thérèse inspirée par le S. Esprit. Détail des Stalles de la Cathédrale (vers 1730).



40. Fr. Victor de S. Jacques, OCD. - Bas relief à l'église des PP. CD. de Bruges (Belgique). (fin XVII^e s.).

41. Plafond peint du Choeur des MM. CD. de S. Egidio, à Rome (XVIII^e s.).



42. F. Gomez. - Sainte Thérèse écrivant. (Col. part. Barcelone). (XVIII^e s.).



43. Goya. - Sainte Thérèse écrivant. (Col. part.).



44



45



46



47

44. Anonyme XVII^e s. - Sainte Thérèse. Eglise des MM. CD. de Albe de Tormès.
45. Anonyme XVII^e s. - S. Thomas d'Aquin. Eglise des MM. CD. de Albe de Tormès.
46. A. M. Colon et Fr. Curti. - Les rayons de la sagesse céleste (vers 1671).
47. Michel Cabbay. - Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix illuminés par le S. Esprit (fin XVII^e s.).



48. Anonyme XVIII^e s. - Saint Thomas docteur. - Eglise des PP. CD. de San Angel à Mexico.

49. Anonyme XVIII^e s. - Sainte Thérèse docteur. - Eglise des PP. CD. de San Angel à Mexico.



50. Gottfried Eichler junior. - Thèse à image de S. Thomas d'Aquin. Aux PP. CD. de Ratisbonne (Allemagne). (XVIII^e s.).



51. Gottfried Eichler junior. - Thèse à image de Sainte Thérèse. Aux PP. CD. de Ratisbonne (Allemagne). (XVIII^e s.).



52. Sainte Thérèse enseignant. Bois polychrome XVII^e s. - Aux MM. CD. « de S. Teresa », à Guadalajara (Mexique).



53. Attribué à Salzillo (XVIII^e s.) - Sainte Thérèse inspirée par le S. Esprit. Au Museo de Bellas Artes de Séville.



54. Anonyme (? fin XVII^e s.) - Sainte Thérèse prêchant. A l'église paroissiale de Pastrana (Espagne).



55. Anonyme. - Sainte Thérèse prêchant. Peinture à l'église des MM.CD. de Toro (Espagne).



56. Sainte Thérèse prêchant. Gravure espagnole XVIII^e s.



59



60

59. Statue de Sainte Thérèse, maîtresse de vie spirituelle. Aux stalles du chœur du Carmel de l'Incarnation, à Avila.

60. Frontispice du « Cursus Theologicus Salmantic. » de 1647.



61. Email du XVII^e s. - Au Musée « Institut de Valencia de Don Juan » à Madrid.

62. Calice au poinçon d'Anvers, 1637. - Au Musée de l'Assistance publique, à Bruxelles.



63. Buste reliquaire de la Sainte. - Aux Archives iconographiques des Carmes déchaux à Soignies (Belgique). (XVII^e s.).



64. Broderie XVIII^e s. Transverberation. - Aux MM. CD. de La Combe-Sainte-Marie (France).



65. Bois rehaussé couleurs. Transverbération. 1694.

66. Sainte Thérèse à la guitare. Gravure XVII^e s.



67



68

67. Sainte Thérèse docteur. Statue habillée XVIII^e s. - Aux MM. CD. de Badajoz (Espagne).

68. Bénitier XVIII^e s. - Au Museo de Bellas Artes de Montjuich, Barcelona.



69. Peinture sur verre XVIII^e-XIX^e s. - Aux Archives iconographiques des Carmes déchaux, à Soignies (Belgique).



70. Image en dentelle de papier. XVIII^e s. - Aux MM. CD. de Sens (France).



71



72

71. Image éditée à l'occasion du 3^e Centenaire de la mort. Rome 1882. Au Cabinet des Estampes de la Biblioteca Vaticana, Rome.

72. Guvernau. - Céramique XX^e s.



74. Nicolas Rodriguez Suarez. - Le triomphe de la Vierge du Carmel. Aux PP. CD. de Celaya (Mexique). (1695).



75. Fernando Alvarez de Sotomayor. - Sainte Thérèse. Aux MM. CD. de Cerro de los Angeles (Espagne). (XX^e s.).



76. Pablo Sansegundo Castañeda. - Santa Teresa, fundadora y andariega. Ayuntamiento de Avila. (1966).



77 78

77. P. Bonaventure Feuillien. (Regniowez en Ardennes, France). - Sainte Thérèse docteur. Bois gravé juin 1970.

78. Thérèse Glorieux. (Tournai, Belgique). - Sainte Thérèse docteur. Bois gravé juin 1970.





79. Isabelle Rouault. (Paris). Sainte Thérèse docteur. Peinture juin 1970.

Cette image de Jehan Wierix « *Mater Theresa de Iesu...* » est évidemment antérieure à la Béatification (1614). L'inscription « *aetatis suae 60* » ne peut être une initiative de l'artiste, mais correspondre à un document qu'on lui a mis sous les yeux. Or Gratien vint à Bruxelles en 1607 et nous savons par ailleurs qu'il avait un portrait de la Mère. Ce portrait, Jehan Wierix l'a gravé. Ce qui confirme la chose, ce sont les énigmatiques petites lettres qui figurent au bas de l'image: « f. h. g. a. m. d. (*un espace*) p. d. f. », ce qui doit se lire: « frater Hieronymus Gratianus a Matre Dei, persona devota fecit ». Le texte de la marge « *Spiritus intus alit...* » qui souligne l'action de l'Esprit est le même que celui de l'image de 1599 (voir plus haut et fig. 9).

En examinant la correspondance de Gratien, il est possible de préciser *quand* ces images ont été gravées par Jehan Wierix. Le 1er novembre 1608, Gratien écrit de Bruxelles aux Carmélites de Consuegra:

Je voudrais, dit-il, « qu'elles voient ce portrait que j'ai fait faire ici de la Mère, qui me paraît bon »⁴⁶.

Et, le même jour, à la Mère Isabelle de Jésus:

« On a fait faire ici une gravure du portrait de la Mère⁴⁷, et je joins celles qui j'ai sous la main; il me semble que c'est raisonnable pour une estampe »⁴⁸.

Enfin et surtout cette lettre du 17 Janvier 1609 aux Carmélites de Consuegra, où Gratien parle des

« ...gravures de la Mère Thérèse de Jésus, que nous avons fait faire ici avec la plus grande diligence possible. Je joins les gravures que j'ai pu avoir. Comme vous le verrez par le texte en petites lettres qui est en dessous, elles sont du meilleur maître qu'il y a ici »⁴⁹.

Ce maître, rappelons-le, c'est Jehan Wierix, le premier de la dynastie des frères Wierix, né en 1549 et mort après 1615.

Dans la généalogie de l'iconographie thérésienne, la gravure que Gratien fit faire à Bruxelles en 1608 est un témoin intéres-

⁴⁶ BMC., 17, T. III, p. 409.

⁴⁷ « une gravure du portrait », ce qui veut dire que la gravure a été faite d'après le portrait qu'avait Gratien. Un indice de plus, c'est que la gravure montre la Mère tournée à droite, alors que le portrait de Séville est tourné à gauche: gravé sur cuivre, le sujet est inversé.

⁴⁸ BMC., 17, p. 410.

⁴⁹ BMC., 17, p. 411.

sant. Le graveur a muté le visage espagnol en un visage flamand, mais attributs et texte proclament nettement Thérèse docteur de la vie spirituelle.

A titre documentaire, on pourrait signaler ici une lettre que Gratien écrit de Bruxelles le 25 Avril 1611 à la Mère Juliana de la Madre de Dios, à Séville. Si le texte devait être clair pour sa correspondante, il ne l'est plus entièrement pour nous. Dans ces deux petites caisses que Gratien a reçues, il y avait-il un portrait de la Mère venant de Séville? Voici ce que Gratien écrit:

« Aujourd'hui 25 Avril (1611), j'ai reçu par l'entremise de Diego de Aranda depuis Bruges les deux petites caisses avec tout leur contenu... Le portrait de la Mère Thérèse est le plus joli qu'on ait jamais vu. Je me vois assez confus dans mon amour-propre égoïste: d'une part en effet, je voudrais qu'on ne sût même pas que je le possède et qu'on me l'enlève un instant de ma cellule, et d'autre part, je suis peiné de voir les mauvais portraits qu'on en fait et j'aimerais prêter le mien pour que les bons peintres qu'il y a en fassent des copies. J'ai l'intention de le conserver toujours devant moi, et puisque elle et moi nous conversons sans cesse intérieurement, je pourrais ainsi extérieurement poursuivre le dialogue avec son portrait... »⁵⁰.

Le portrait dont parle ici Gratien « *le plus joli qu'on ait vu* » est-ce celui qu'il a depuis toujours ou un autre qu'on vient de lui envoyer de Séville? On ne peut le dire. Mais il faut retenir qu'en 1611, Gratien possède à Bruxelles un joli portrait et qu'il envisage d'en faire des copies. Un jour peut-être, au hasard de quelque découverte d'archives, on en saura davantage.

Le tableau d'Anne de S. Barthélémy et ses dérivés.

Un petit tableau représentant Sainte Thérèse. (fig. 24), peint sur panneau de chêne et conservé aux Carmélites déchaussées de Beaune (France), porte au verso l'inscription suivante

Jesus Marie

Ce tableau vient de la Bienheureuse Mère Anne de Saint Barthélémy, compagne de notre Ste Mère Thérèse, cette bienheureuse l'avoit toujours avec elle et après sa mort en Flandre, l'on en fit présent à l'infante Claire Eugénie, de la quelle la Mère de Madame de Braquemont le reçeu, estant alors femme de l'ambassadeur d'Espagne. Cette dame le donna à sa fille nomée du depuis madame de Braquemont,

⁵⁰ BMC, 17, p. 445.

qui a esté dame de feu la Reyne Mère Anne d'Autriche et cette ditte dame en fit présent comme d'une chose bien précieuse à ce monastère des Carmélites de Beaune, en l'année 1662.

(ici cachet de cire de l'évêque de...).

Effectivement, cette petite peinture est précieuse par son origine, son ancienneté, par sa composition, et aussi parce qu'elle explique la présence de dérivés du même genre dans plusieurs couvents. Cependant, si Anne de S. Barthélémy « *l'avait toujours avec elle* », on ne peut savoir si elle l'a apporté d'Espagne, ou si elle l'a fait faire ou reçu en France ou dans les Pays-Bas. Le panneau étant de chêne, il doit avoir été peint dans le nord de la France ou aux Pays-Bas, car on n'employait pas le chêne en Espagne. La Mère n'a pas de nimbe et la physionomie est espagnole.

Ce petit tableau, premier d'une lignée semble-t-il, représente la Mère curieusement agenouillée sur un genou et écrivant en tenant un livre ouvert sur l'autre genou. Un crucifix, un prie-Dieu (sur lequel on lit: *Misericordias Domini* etc...), une discipline, une quenouille, tel est le décor. La fenêtre ouverte laisse voir un paysage et donne passage à la Colombe, s'échappant d'une trouée dans les nuages. Encore une fois, l'iconographie classique.

C'est au Carmel d'Anvers (Belgique), où mourut Anne de S. Barthélémy en 1626, qu'on trouve la plus belle copie de ce petit tableau: c'est une grande et belle toile de l'école flamande, datant sans doute de la première moitié du XVII^e siècle, avant que ne fut donné l'original à l'Infante. (fig. 25).

Une petite copie, peinte, fort belle, se conserve au Carmel de Kain (Belgique), où elle est déjà mentionnée dans un inventaire de 1636, le couvent ayant été fondé en 1614 (fig. 26).

Il y a un tableau du même genre au Carmel de Sens (France), en Espagne aux Carmels de l'Incarnation d'Avila⁵¹ et de Guadalajara « de Abajo », et dans chacun des trois plus anciens Carmels de Rome: S. Giuseppe, S. Egidio et Regina Coeli.

Le même sujet a été traité en gravure: comme frontispice de l'« *Ordinaire ou Cérémonial des religieuses déchaussées...* » de 1616, et ensuite dans une image, au décor un peu modifié, d'un

⁵¹ Cette petite peinture est belle: figure de type espagnol, avec philactère. Pas de nimbe, donc ancienne. Pas de colombe, semble-t-il, à moins qu'elle ne soit cachée par la moulure du cadre. Malgré ce qui a été dit plus haut, il n'est pas exclu que cette petite peinture d'Avila (ou celle de Guadalajara?) puisse être la première d'une lignée, dont Anne de S. B. aurait apporté une copie.

graveur anversois Nicolas Lauwers, qui fut maître en 1619 (fig. 27). L'inscription de cette dernière image est élogieuse: « *Sanctissima Mater et Virgo Teresa... quae ob singularem mysticae Theologiae experientiam apud Salmanticenses Doctricis et patronae Lauream ac Festi solemnia meruit* »⁵².

On le voit: le petit panneau de Beaune et ses dérivés ont leur mot à dire dans l'iconographie de Thérèse, comme docteur.

Peintures et sculptures à partir du XVIIe siècle.

Si l'intérêt que l'on porte à l'art riche et foisonnant du XVIIe siècle est toujours vif aujourd'hui, cependant les études et les monographies qu'on lui a consacrées, comme aussi les fréquentes illustrations du thème thérésien dans les publications de l'Ordre, nous dispenseront de nous étendre ici longuement.

Il existe un art chrétien du XVIIe siècle et parmi tous les domaines où il s'exprime, celui de la vision et de l'extase n'est pas le dernier⁵³. Cependant le naturalisme de certains, comme le sentimentalisme religieux d'autres ne les servent pas à souhait pour peindre la vie mystique. En regardant bien des oeuvres religieuses de cette époque, on admire souvent la composition, le mouvement, la palette, mais on regrette de n'y point trouver une transcription valable de « ce que l'oeil n'a point vu, ni l'oreille entendu ». Néanmoins, telle quelle, cette peinture et cette sculpture sont un témoignage, dont on donnera ici un bref aperçu dans l'iconographie thérésienne.

Rubens (1577-1640) a peint la « *Vision de la Colombe* » (fig. 28). En 1948, le tableau se trouvait dans la collection de Mrs W. J. Roach à Shipley (Angleterre) et s'appelle habituellement « *St Theresa's Vision of the dove* ». C'est un des rares tableaux qui représente certainement la vision de Pentecôte: la sainte est à genoux et lève des yeux ardents vers une grande colombe. On trouve une copie de ce tableau aux Carmélites déchaussées de

⁵² L'appellation « Mater et Virgo » (ainsi que d'autres comme « doctrix doctorum »), devait choquer les Inquisiteurs espagnols qui, en 1631, prohibèrent les Litanies de S. T., où figuraient ces appellations. Ici, ce qui est plus grave encore, on imprime « Sanctissima Mater et Virgo ». Ces Litanies semblent d'ailleurs avoir été imprimées en Flandre. Cfr. VIS., p. 166.

⁵³ Cfr. Emile Mâle. *L'art religieux après le Concile de Trente*. Paris 1932, Ch. IV, La vision et l'extase, p. 151.

Vilvorde (Belgique). C'est sans doute aussi le même sujet que représente une toile déjà ancienne aux Carmélites déchaussées de Puebla (de S. José y S. Teresa), au Mexique. — Pet. Verschippen a gravé une image du tableau de Rubens.

Au Musée de Valence (Espagne), on voit une toile fort connue de Ribera (1591-1652), dans sa manière assez sentimentale qui le rapproche de Murillo (fig. 29).

Un autre Rubens, aujourd'hui à Buenos-Aires dans une collection privée, nous montre la sainte écrivant, inspirée par un rayon céleste (fig. 30).

Le grand Vélasquez (1599-1660) a peint au moins deux saintes Thérèses, toutes deux dans des collections privées à Madrid. Nous publions celle qui se trouve chez la Marquise de Casa Riera, mère de la Reine Fabiola (fig. 31).

Il y a peu, un collectionneur de Séville, Alberto Dominguez Cobo, a découvert la signature de Murillo (1618-1682) sur une peinture de la Sainte qu'il possédait et qui date de vers 1672 (fig. 32).

Gaspar de Crayer (1584-1669), de l'école flamande, qui peignit plus de 200 tableaux d'autel, nous a laissé une « Vision de la Croix », qui se trouve à l'église S. Quentin de Louvain (Belgique). La Colombe Saint-Esprit domine la scène (fig. 33)⁵⁴.

Au Mexique, où la culture espagnole a favorisé une importante éclosion d'œuvres thérésiennes, voyons par exemple à l'église « *de la Profesa* » de Mexico une belle toile de Villalpando (1649?-1714), représentant la vision du collier (fig. 34).

Au Mexique encore, admirons à l'église des Carmes déchaux de San Angel, (Mexico), une belle céramique d'autel, XVIIe siècle, où Sainte Thérèse apparaît comme docteur (fig. 35).

Dans le monde de la sculpture, comment choisir parmi les centaines de statues qui peuplent les églises et les musées de la seule Espagne? Quel travail ce serait déjà de dresser une liste des œuvres du seul Gregorio Fernandez et de son école! Plutôt

⁵⁴ Dans les collections iconographiques des PP. Jésuites de Chantilly (France), on trouve une image rare dessinée par F. Moser et gravée par I. A. Pfeffel, (fin XVIIe siècle), où, dans la vision du collier, la colombe est représentée ailes larges ouvertes, comme couvrant la poitrine de la sainte. Dans d'autres visions aussi, la Colombe est souvent représentée.

que de nous arrêter à des choses si connues, partons à la découverte d'œuvres plus ignorées, comme par exemple:

— une statue grandeur nature en bois polychrome, XVII^e siècle, aux Carmélites déchaussées de Tlalpan (Mexico DF) (fig. 36).

— une Thérèse fondatrice, XVII^e siècle, au Musée Suermondt d'Aix-la Chapelle (Allemagne) (fig. 37).

— une Thérèse au bonnet de docteur, peut-être de provenance portugaise, à l'église des PP. Siervos de Maria, de Plasencia (Espagne) (fig. 38).

— un bas-relief aux stalles de la Cathédrale de Jaén, vers 1730 (Espagne) (fig. 39).

— un bas-relief sculpté par le fr. Victor de S. Jacques, OCD. (fin XVII^e siècle), à l'église des Carmes déchaux de Bruges (Belgique) (fig. 40).

Dans le domaine de la peinture murale, voyons le plafond du Choeur des Carmélites déchaussées de S. Egidio, à Rome. Cette peinture du XVIII^e siècle représente la vision du collier, dans le rayonnement de l'Esprit-Saint (fig. 41).

Parmi les innombrables dessins, signalons, dans une collection particulière de Barcelone, celui de F. Gomez, (+ 1755?), où une plume très sûre dit l'essentiel en peu de mots (fig. 42).

Enfin pour clore ce chapitre des XVII^e et XVIII^e siècles, il nous faut découvrir celui qui est le dernier en date des peintres anciens et qui est déjà un moderne: Francisco de Goya (1746-1828). Il existe de lui une sainte Thérèse, ovale, bien dans sa manière et pour la composition et pour le coloris. La plume dans la main droite, inspirée par l'Esprit, elle s'apprête à écrire (fig. 43)⁵⁵. Rien ne peut mieux clore pour nous cette époque que cette peinture de Goya, toujours traditionnelle par la composition et déjà si radicalement moderne dans la liberté entière donnée à l'expression.

⁵⁵ Cfr. *Arte español*, seg. trim. 1941. Daniel Sánchez de Rivera, *El Goya por descubrir*. pp. 12 et sq. — D'autre part, un auteur avait écrit: « Sabemos con certeza por el recorrido que hemos hecho del catálogo de sus obras que Goya no pintó ninguna vez a S. Teresa ». (José-María de la Cruz, S. T. ante la pintura española, dans « El Monte Carmelo », 1951, p. 93).

Sainte Thérèse avec S. Thomas et d'autres docteurs.

Les « Oeuvres » de Sainte Thérèse s'étant répandues dans plusieurs pays au début du XVII^e siècle, on osa la comparer aux plus grands docteurs de l'Eglise et la représenter en leur compagnie. Comme l'Ordre était thomiste, on la trouve plus d'une fois avec S. Thomas d'Aquin.

A l'ancienne église des Carmes déchaux de Montoro (Espagne), au retable sculpté du maître-autel, Thérèse fait pendant à Thomas d'Aquin.

Chez les Carmélites déchaussées de Cordoue (Espagne), on voit deux jolis petits tableaux de ces deux mêmes saints, faisant pendant.

A Albe de Tormès (Espagne), au « Coro alto » des Carmélites déchaussées, se trouvent deux beaux et anciens tableaux, faisant pendant, de Thérèse et de Thomas. Les attributs sont les mêmes pour les deux. Le parallèle est éloquent dans cette église où repose le corps de la sainte (fig. 44 et 45).

Une gravure italienne dessinée par Ange Michel Colon (+ 1687) et gravée par Francesco Curti (+ 1670) sert de frontispice à un ouvrage écrit en 1671 par le P. Baldassaro di S. Catarina di Siena, C. D., et dont le titre explique déjà la gravure (fig. 46): « *Splendori riflessi di Sapienza celeste vibrati dai gloriosi gerarchi Tomaso d'Aquino e Teresa di Giesù, sopra il Castello Interiore e mistico Giardino, metafore della Santa* ». — Dans les nuées, à genoux, Thomas et Thérèse reçoivent les lumières de l'Esprit. A leur tour, ils renvoient les rayons du dogme et de la spiritualité à un groupe de Carmes et de Carmélites, qui les captent sur des miroirs. Le « Château intérieur » c'est la tour aux 7 créneaux de l'arrière plan, alors que le jardin mystique de l'oraison occupe le centre.

« Il y a quatre manières (avait écrit Thérèse), d'arroser un jardin. D'abord en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ce qui exige une grande fatigue de notre part. Ou bien en tournant à l'aide d'une manivelle une noria garnie de godets, comme je l'ai fait moi-même quelques fois... Ou bien en amenant l'eau soit d'une rivière, soit d'un ruisseau... et le jardinier a beaucoup moins de travail. Enfin, il y a la pluie abondante: c'est le Seigneur qui arrose alors sans aucun travail de notre part... »⁵⁶.

⁵⁶ OST., p. 107.

Ces quatre manières sont représentées sur notre dessin: à droite le puits, à gauche la noria, au milieu la fontaine avec l'eau de source, au-dessus les nuages sombres donnant leurs premières gouttes de pluie. Cependant, le maître de toute la scène, c'est le Saint-Esprit, qui domine. Ces gravures anciennes que l'on regarde parfois si distraitement, illustrent toute une doctrine.

A Mexico (Mexique), à l'église de San Angel des Carmes déchaux, il y a une très grande toile illustrant le même thème. De part et d'autre d'un grand Christ en croix, on voit Thomas et Thérèse, tout deux écrivant, alors qu'une grande colombe blanche, ailes déployées, leur parle à l'oreille. Du Christ partent vers Thomas ces mots: « *Bene scripsisti de me, Thoma* ». Et vers Thérèse: « *Ut vera sponsa meum zelabis honorem* » (fig. 48 et 49). Un ange tient le bonnet de docteur, un autre ce texte: « *A devoción de un religioso de esta provincia* », ce qui signifie que c'est un religieux Carme de la province du Mexique, dévôt à Sainte Thérèse, qui a fait faire ce tableau, probablement au XVIIIe siècle.

On trouve aussi souvent ensemble Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix, futur docteur de l'Eglise, illuminés par le même Saint-Esprit: Michel Cabbaey (fin XVIIe siècle) a gravé ce sujet (fig. 47).

Signalons aussi la chaire à prêcher des Carmes déchaux de Linz (Autriche). Sainte Thérèse en occupe le milieu dans un médaillon ovale. Au-dessus, les quatre animaux, symboles des évangélistes. Sur les côtés, des allégories de la parole de Dieu, et, en dessous, les attributs des quatre grands docteurs de l'Eglise, soutenus par des anges. Très à l'aise au milieu de tout ce monde, Thérèse joint les mains, survolée par le Saint-Esprit. Cet ensemble pourrait bien être le seul de son espèce.

Les Thèses à image.

Les étudiants d'université ont coutume d'imprimer le sujet de leurs thèses soit en brochure, soit jadis sur un morceau de satin, soit sur une grande feuille de papier souvent rehaussée d'une image. On en trouve des exemples au XVIIIe siècle dans l'Ordre des Carmes, où figurent Thomas d'Aquin et Thérèse de Jésus.

A Puebla (Mexique), les Carmes déchaux ont une thèse à

image, peinte, de 1726. Sainte Thérèse, avec le livre et le bonnet de docteur, fait pendant à S. Joseph, Saint Thomas à S. Elie.

Une autre tège à image (Douai 1738, O. Carm.), représente la Vierge du Carmel en gloire, avec Sainte Thérèse au premier plan, le coeur transpercé, un livre ouvert à ses pieds et l'inscription, malheureusement inversée: « *aut pati, aut mori* ».

Mais les deux spécimens des thèses à image les plus curieux dans leur splendeur baroque se trouvent au couvent des Carmes déchaux de Ratisbonne (Allemagne) et évoquent les « *Disputes solennelles* » qui se tinrent là en juillet 1753. (fig. 50 et 51). Il faut en examiner de près et l'iconographie et les textes. La composition des deux planches est identique: S. Thomas d'Aquin, « *Doctor angelicus* », Sainte Thérèse, « *Doctrix seraphica* », chacun avec ses attributs propres. Néanmoins, sous l'effet peut-être d'un pieux chauvinisme, Thérèse seule porte la Colombe Saint-Esprit au dessus de sa tête. Le parallèle est clair entre les deux docteurs.

Cependant, en choisissant Thomas et Thérèse pour illustrer leurs thèses, les Carmes de Ratisbonne (ou peut-être d'Augsburg) ont-ils voulu simplement rappeler que l'Ordre suivait le Docteur Angélique en philosophie et en théologie, comme il suivait la sainte d'Avila dans l'enseignement de la théologie spirituelle? En les montrant côte à côte dans le même décor somptueux, n'ont-ils pas voulu insinuer qu'il y avait entre eux plus qu'une rencontre fortuite, à savoir une étroite affinité, une vraie parenté spirituelle? A lire attentivement les textes qui figurent au bas des deux planches, on n'en peut douter. Ces textes, fort curieux, les voici:

s. thoMae In DoCtRIna angeLICO

qui adhuc natura instructus

suos vere supernaturaliter instruxit.

Cujus viri anima abs philosophiae scandalo

innumeros viros hodiedum animat.

Haereses omnes decoloravit sol iste aquenaticus.

Lumen gloriae doctae in via habuit.

A verbo aeterno audiit adverbium:

Bene scripsisti.

Divinum fiscum appella,

A Saint Thomas, le docteur angélique,

qui, à partir de la nature qui l'avait bien formé,

a su donner aux siens une formation vraiment surnaturelle.

De fait, la pensée de cet homme, — sans qu'en soit offusquée la philosophie, — inspire aujourd'hui encore d'innombrables hommes.

Ce soleil aquinatique a fait pâler toutes les hérésies.

A défaut de la lumière de gloire, il en a reçu, dès cette vie, de savants reflets.

Du Verbe éternel, il a entendu l'adverbe: tu as bien écrit.

Il est, peut-on dire, un trésor divin,

quo conditor gazas recondidit omnis sapientiae.

Scientia ejus cum angelis in primo gradu affinis,

non tamen consanguinea fuit;

utpote quam caro et sanguinis non revelavit.

Ergo THOMAE angelo seraphinum THERESIAM

(licet alias angeli nec nubent nec nubentur)

desponsamus, propriamque dicamus,

thesibus paranymphis.

Ecclesia epithalamium acclamante, ac rogante,

«*Quae docuit, intellectu conspiceret*».

où le Créateur s'est plu à amasser des richesses de sagesse universelle.

Sa science a, avec les anges, une affinité du premier degré,

— non pourtant consanguinité —

puisqu'aussi bien ce n'est pas la chair et le sang qui l'ont révélée.

C'est pourquoi, à Thomas l'ange, nous fiançons Thérèse le séraphin.

(bien que par ailleurs les anges ni n'épousent, ni ne sont épousés)

et la lui reconnaissons pour sienne

avec toutes les solennités d'usage, l'Eglise chantant l'épithalame, et demandant

«*que nos esprits s'appliquent à comprendre l'enseignement qu'il nous a donné*».



s. theresIae DeCorI CarMeLI,
faemine ex Hispania
ubi grandes in scientia nascuntur.

Contra jus, adhuc minorennis, jam ad majora nata

e propria vita emancipari

pro fide ab infidelibus non invita cupiit.

E paterna domo aufugit filia prodiga (sanguinis)

lavatura Aethiopes,

nec operam, nec oleum virgo prudens perdidisset.

Ordini quem instituit, exstitit ordo, regula, canon.

Viva thesis fuit,

quam angelus impugnavit (telo amoris)

solvitque difficultatem, quia penetravit,

ac acu tetigit.

Scrpsit inter homines ut angelus,

vel ut doctor angelicus Thomas,

A Sainte Thérèse, parure du Carmel, femme issue de cette Espagne où naissent aussi des « grands en science ».

Contre le droit, mineure encore par les années, mais née déjà pour des tâches majeures,

elle a nourri le désir d'être, pour la Foi et de son plein gré, émancipée, par les infidèles, de sa propre vie.

Aussi s'enfuit-elle de la maison paternelle, « fille prodigue », — prodigue de son sang —, espérant assurer aux noirs d'Afrique le bain salutaire.

Elle n'y eût certes pas perdu sa peine, ni, — « vierge prudente », — son huile..

Pour l'Ordre qu'elle réforma, elle fut la ligne, la règle, le canon;

elle en fut la vivante « proposition ».

A cette proposition, c'est un ange qui donna l'assaut, armé d'un trait de feu; il résolut d'ailleurs la difficulté, l'ayant pénétrée à fond, et ayant touché juste.

Elle a, parmi les hommes, écrit comme un ange,

ou plutôt comme Thomas, l'angélique docteur,

quem matri nostrae connubio jun-
gimus stabili:

caena magna est; parata sunt om-
nia, ut omnes
« coelestis ejus doctrinae pabulo nu-
triamur ».

qu'aujourd'hui nous unissons à no-
tre Mère pas les liens durables d'un
mariage spirituel:

le festin est magnifique; tout est
prêt: à tous de
« faire honneur au savoureux menu
que nos offre sa céleste doctrine ».

Ainsi donc, tout deux sont docteurs, mais chacun avec sa nuance: l'un explique et démontre, l'autre prend par la main et guide. Ce que l'un donne, c'est une science et une science toute divine; ce que l'autre présente, c'est une nourriture et une nourriture toute céleste. L'un est un maître qui a « bien » écrit sur le suprême savoir communicable, tandis que ce que l'autre nous livre, c'est moins une science qu'une « expérience, indicible, comme toute expérience prise en elle-même ». Dans la salle du festin des noces, Thomas apporte toute la lumière, mais Thérèse nous offre un savoureux festin⁵⁷.

Il existe d'autres thèses à image de l'Ordre, mais sans allusion thérésienne.

Sainte Thérèse assise.

« A la vue des foules, Jésus gravit la montagne et quand il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Et prenant la parole, il les enseignait » (Mat. V, 1).

En commentant le début du discours sur la montagne, S. Augustin écrit: « C'est assis qu'il enseigne, comme cela convient à la dignité de son magistère ».

Cette attitude a été retenue dans l'iconographie chrétienne: ceux qui sont constitués en majesté ou qui enseignent sont représentés assis. Par exemple: la Sainte Trinité, le Christ enseignant, l'évêque sur son siège, le souverain sur son trône, les apôtres et les 24 vieillards de l'Apocalypse, Sainte Anne enseignant Marie, les docteurs de l'Eglise, le Pape lorsqu'il parle « ex cathedra », comme lors de la proclamation du dogme de l'Assomption. Aussi, ce n'est pas par hasard que, contrairement à l'iconographie des saintes que l'on trouve généralement debout, nous trouvons très tôt Sainte Thérèse *assise*, écrivant ou ensei-

⁵⁷ VIS., pp. 170 à 173.

gnant sous l'inspiration de l'Esprit. A partir de l'original de Séville, l'évolution est claire: après l'adjonction de la colombe et du philactère, on ajoute peu à peu l'encrier, la plume, le livre et aussi la quenouille. Ensuite, bientôt, on la représente assise à une table, écrivant. Presque toujours, il y a la Colombe. Plus tard, on ajoutera le « birrete » (bonnet de docteur) et la « muceta » (mosette), attributs des docteurs en Espagne.

Les sculptures de la sainte, assise, sont généralement de petites dimensions. Ce sont de charmantes oeuvres d'art, finement sculptées et polychromées. Mentionnons une statue de ce genre, XVIIe siècle, pleine de charme et de dignité, chez les Carmélites déchaussées « de S. Teresa » à Guadalajara (Mexique) (fig. 52). Il y en a une autre, probablement de Salzillo, début XVIIIe siècle, au « Museo de Bellas Artes » de Séville (Espagne): ici la sainte écrit à une table, sous l'inspiration de la Colombe (fig. 53). Enfin, il y en a une également, — charmante petite sculpture polychrome du XVIIIe siècle, — à la Maison Provinciale des « *Hermanas Carmelitas Misioneras* » de Madrid.

Quant aux peintures et gravures où la sainte est assise, écrivant ou enseignant, elles sont si nombreuses qu'on ne peut songer à les dénombrer.

Sainte Thérèse prêchant.

Pastrana, le village des premiers déchaux ascètes et mystiques, garde une toile peu connue, qui mérite d'être examinée. Comme plusieurs souvenirs carmélitains provenant du célèbre noviciat, elle se trouve à l'église paroissiale, dans la grande chapelle du fond. On peut l'intituler: « *Sainte Thérèse prêchant* ». D'un auteur inconnu, elle peut dater de la fin du XVIIe siècle (fig. 54).

La sainte se trouve debout en chaire. Elle a déposé son bonnet de docteur et la Colombe céleste lui envoie ses rayons. Elle prêche avec sérénité et conviction devant un parterre choisi d'auditeurs. Au premier plan, un évêque échange quelques mots avec le carme déchaux assis à côté de lui: ils ont l'air bien d'accord. Ensuite, un dominicain, levant les yeux vers la sainte, et puis, sans doute, un jésuite tout en noir, avec un geste de componction. Ensuite, un franciscain, avec habit brun, sandales et un peu de barbe. (Derrière, un père de la Merci, avec les armes de son Ordre). Puis, un carme chaussé au vaste capuchon, et en-

fin, probablement, un capucin avec tonsure et barbe fournie. Derrière, d'autres ecclésiastiques et fidèles. Contre la colonne, à droite, un peu en retrait, deux religieux, pour le moins, discutent: ce doivent être un carme déchaux et un jésuite avec sa barrette. Leur discussion semble assez vive: le carme s'appuie contre la colonne et le jésuite souligne ses raisons d'un geste de la main droite⁵⁸. Au pied de la chaire, deux anges avec les armes de l'Ordre et une banderolle où on lit: « *Ab ipsis edocta docens* » — « *Après avoir reçu l'enseignement de tous ceux-ci, Thérèse les enseigne à son tour* ».

Fort éloquente, cette toile semble nous avouer aussi une préoccupation assez constante des religieux à cette époque: inculquer aux jeunes surtout un sens de grandeur, avec un brin de chauvinisme, qui pouvait parfois dépasser le sens de la mesure. Les novices de Pastrana, en voyant ce tableau, pouvaient se croire appelés eux aussi à enseigner tout le monde, même les prélats et les plus vénérables religieux. Au fait, Sainte Thérèse a bien son mot à dire dans les ascensions de l'âme. Pour tous, y compris prélats et religieux, on admet qu'elle est docteur en l'Eglise.

Le même sujet a été traité dans un tableau plus petit, et traité en vertical, dans l'église des Carmélites déchaussées de Toro (Zamora, Espagne). On y lit la même inscription, mais la sainte y porte une couronne de fleurs (fig. 55).

Ce même sujet a aussi été traité en gravure: dans celle-ci, la Colombe est perchée sur une balustrade, d'où elle envoie son rayon (fig. 56).

Quelques curiosités de l'iconographie thérésienne.

L'iconographie de Sainte Thérèse, et de Sainte Thérèse comme docteur, a pénétré dans tous les domaines de la création artistique. Un musée imaginaire sur ce thème contiendrait des peintures, fresques, aquarelles, gravures, miniatures, bijoux, sculptures, orfèvreries, émaux, vitraux, peintures sur verre, broderies, dentelles et céramiques⁵⁹. Dans ces domaines si divers, où

⁵⁸ On a cru pouvoir mettre des noms sur les figures, par exemple:
l'évêque: Don Alvaro de Mendoza, év. d'Avila.
le carme déchaux: le P. Gratien.
le dominicain: le P. Dominique Bañez.

il est impossible de présenter les choses en un tout coordonné, signalons ici quelques curiosités.

Comme on l'a raconté au début, une carmélite fut un jour témoin de la splendeur qui entourait la Mère Thérèse, alors qu'elle écrivait le « *Livre des Demeures* ». A l'occasion de la Béatification, Francisco Villamena grava à Rome en 1614 une image qui représente la chose (fig. 57).

En remettant la « *Règle primitive* » au P. Mariano, Thérèse le décida, en une nuit, à embrasser la Réforme du Carmel.

« Il m'annonçait, raconte Thérèse, qu'il était tout à fait décidé à entrer dans la « Réforme », et qu'il était étonné de se voir changé si promptement, surtout par une femme, ainsi qu'il me le rappelle encore quelques fois, comme si j'en étais la cause, et non le Seigneur, qui seul peut changer les coeurs »⁶⁰.

Un ancien tableau de Pastrana rappelle le fait, mais la Colombe indique qu'ici encore l'Esprit-Saint a agi par Thérèse (fig. 58).

De nombreux Carmels d'Espagne ont eu le privilège d'avoir Thérèse de Jésus comme fondatrice, comme prieure, comme membre de la communauté. L'influence qu'elle a eu par ses instructions, ses contacts, sa vie si sainte et équilibrée, est incalculable. Le souvenir d'une telle Mère se perpétue souvent en une statue assise dans la stalle de présidence, comme par exemple au Carmel de l'Incarnation à Avila, où Thérèse conçut le projet de la Réforme (fig. 59).

Une gravure très étudiée de 1647 sert de frontispice au cours de Théologie de l'Ordre: « *Collegii Salmanticensis... Cursus theo-*

le jésuite: le P. Baltasar Alvarez.

le franciscain: le P. Pierre d'Alcantara.

le carme chaussé: le P. Ange de Salazar.

Mais cette identification est fragile, car pour plusieurs, cela ne paraît pas concorder. On croirait plutôt qu'il s'agit de personnages vivant au moment où on a fait le tableau, par exemple l'évêque du lieu, le prieur de Pastrana, etc. On serait fort curieux d'apprendre quelle querelle d'école pouvait mettre aux prises à ce moment carmes et jésuites. Serait-il question précisément du doctorat de Sainte Thérèse?...

⁵⁹ Il faudrait dresser un jour un répertoire suffisamment valable et précis de toute l'iconographie thérésienne. La certitude d'être incomplet et inexact empêche la mise en route d'un tel travail.

⁶⁰ OST., p. 1194 et sq.

logicus ». Elle rappelle les maîtres qui nourrissent la pensée de l'Ordre: au-dessus, Elie, Elisée, Jean-Baptiste; en dessous, Thomas d'Aquin, Cyrille d'Alexandrie et Cyrille de Constantinople. Mais les deux colonnes de tout l'édifice sont: « *S. M. N. et Magistra orationis Teresa* » et « *P. N. Joannes a Cruce, doctor mysticus* » (fig. 60).

Un émail du XVII^e siècle se voit au Musée « Institut de Valencia de Don Juan », à Madrid (fig. 61).

Au Musée de l'Assistance publique à Bruxelles, il y a un fort beau calice, daté 1637, au poinçon d'Anvers. Les 6 médaillons du pied représentant la vie de Sainte Thérèse permettent de croire qu'il provient d'un couvent de Carmélites. Le détail publié ici représente Thérèse écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit (fig. 62).

Voyons également: un buste reliquaire de la sainte, à l'expression douloureuse, XVII^e siècle, aux « *Archives iconographiques des Carmes déchaux* » à Soignies (Belgique) (fig. 63); une broderie XVIII^e siècle aux Carmélites déchaussées de La Combe-Sainte-Marie (France), (fig. 64); un bois rehaussé en couleurs, espagnol, de 1694 (fig. 65).

Une aimable fantaisie « *Thérèse à la guitare* » nous la montre jouant de la guitare sous l'inspiration de l'Esprit (XVII^e siècle, fig. 66). Les cordes de l'instrument sont l'humilité, la patience, la douceur etc.; le chant de la sainte: souffrir ou mourir... — En marge cette inscription: « *Jouez, Thérèse, s'il vous plait: que la lyre soit votre coeur, que la corde soit la vertu, et que votre chant soit l'amour* ».

Choisissons encore:

— une statue richement vêtue, XVIII^e siècle, aux Carmélites déchaussées de Badajoz (Espagne) (fig. 67).

— un bénitier XVIII^e siècle, au « *Museo de Bellas Artes* » de Montjuich, Barcelona (Espagne) (fig. 68).

— une peinture sur verre, oeuvre folklorique XVIII^e-XIX^e siècle, aux « *Archives iconographiques des Carmes déchaux* » à Soignies (Belgique) (fig. 69).

— une image en dentelle de papier, XVIII^e siècle, au *Carmel de Sens* (France). (fig. 70).

— une gravure italienne éditée à l'occasion du 3^e Centenaire de la mort, Rome 1882, au *Cabinet des Estampes de la Biblioteca Vaticana* », Rome (fig. 71).

— une céramique espagnole contemporaine, de Guivernau (fig. 72).

Une très curieuse gravure, dont un exemplaire rarissime est conservé à la Maison Généralice des Carmes déchaux à Rome, glorifie Sainte Thérèse et est dédiée au Cardinal de Richelieu par *Jacobus Gaffarellus* (1601-1681) (fig. 73). Ce Jacques Gaffarel, prêtre, docteur en droit canon, savant orientaliste, célèbre par ses recherches sur les sciences occultes, fut bibliothécaire de Richelieu. La censure de la Faculté de Théologie de Paris, en 1629, condamna son ouvrage: «*Curiositez inouyees sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des Patriarches et lecture des estoilles*». Gaffarel se rétracta, voyagea en Orient, revint en France, devint aumônier du Roi, et se consacra tout entier à la conversion des Calvinistes. La gravure dédiée à Richelieu est tout à la louange de Sainte Thérèse et des premiers Carmes déchaux français. Mais hérissée d'inscriptions hébraïques et d'étranges allégories, elle est difficile à lire. Dans les trois signes qui désignent la Trinité, on reconnaît la Colombe avec ce texte en hébreu: «*Mediante Spiritu Sancto*». La mandorle qui entoure Thérèse debout comporte un acrostiche, exhubérante litanie de louanges. On pourrait expliquer la rareté de cette gravure, inconnue au Cabinet des Estampes de Paris, par le fait que l'auteur fut suspect d'occultisme: on aura détruit pas mal de choses le concernant.

En 1695, Nicolas Rodriguez X Suarez peignit une grande toile «*Le triomphe de la Vierge du Carmel*», qui se trouve en l'église des Carmes déchaux de Celaya (Mexique) (fig. 74). — Sous les regards de la Trinité le char de Marie s'avance, précédé de tous les grands du Carmel, cortège de pontifes d'où émerge une forêt de crosses et de croix patriarcales. Cette procession s'avance vers un portique, encombré de Carmes et de Carmélites, au premier rang desquels on reconnaît Elie, Thérèse et Jean de la Croix. Tous les trois sont docteurs et portent ostensiblement sur la main gauche un livre surmonté de leur bonnet. De la main droite, Elie tient le glaive de feu, tandis que Thérèse et Jean de la Croix tiennent la plume. Dans cette synthèse carmélitaine très étudiée de la fin du XVII^e siècle, Thérèse docteur se tient à la droite d'Elie.

Le XIXe siècle et l'époque contemporaine.

Aucune époque ne fut si pauvre en art religieux que le XIXe siècle et le début du XXe. Cette décadence apparaît aussi dans l'art thérésien et même davantage ici qu'ailleurs, car plus que tout autre la vie mystique souffre de l'outrage qu'on lui inflige. Lorsqu'on cherche, par exemple, dans les principaux Cabinets d'Estampes les témoins du thème thérésien au XIXe siècle, ceux-ci s'avèrent en général de la plus décevante médiocrité. Perdant contact avec la tradition, on perd contact avec le Saint-Esprit et, la plupart du temps on supprime sa divine présence au-dessus de la Sainte. Celle-ci se présente désormais toute pâmée, les yeux chavirés, dans des poses qui font plus penser à la convulsion et à l'hystérie qu'à l'union à Dieu. Par un paradoxe inouï, une iconographie thérésienne de cette époque a servi la thèse des pontifes de la science, qui voulaient ne voir en Thérèse qu'une hystérique. Et c'est ainsi que les psychologues rationalistes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle ont trouvé dans cette imagerie **décadente la plus étonnante des complicités**. Certes, un renouveau viendra, mais le thème thérésien ne sera guère traité. Maurice Denis, Georges Desvallières, Francisco Gutierrez Cossío, José Maria Sert, Albert Servaes et d'autres ont traité le thème thérésien, sans qu'on y trouve guère d'argument relatif au doctorat.

Retenons cependant, pour terminer ce chapitre, quelques oeuvres récentes, où la présence du Saint-Esprit renoue avec la tradition.

Fernando Alvarez de Sotomayor y Zaragoza, de l'école espagnole, dont le Musée moderne de Madrid conserve « Les grands parents », a peint une « sainte Thérèse », écrivain mystique, qui se trouve aux Carmélites déchaussées de Cerro de los Angeles (Espagne) (fig. 75).

Un autre peintre espagnol Pablo Sansegundo Castañeda, né à Avila en 1924, auteur des portraits de plusieurs cardinaux, représente Sainte Thérèse comme fondatrice, le bâton à la main et guidée par l'Esprit (fig. 76).

Le Père Bonaventure Fieullien, un de nos meilleurs graveurs contemporains, a gravé un bois de la sainte, « la grande » comme il l'appelle, où il a mis, avec tout son coeur, un talent qui compte plus de 40 ans de métier (fig. 77).

Thérèse Glorieux exprime toute sa sensibilité carmélitaine dans le bois qu'elle vient de graver, en vue de la proclamation

du doctorat. Elle prouve que le dépouillement peut conduire au maximum d'expression (fig. 78).

Enfin, Isabelle Rouault, héritière de celui qui fut le plus authentique des peintres religieux de notre temps, a bien voulu nous réserver, en primeur, la publication de sa « *Sainte Thérèse docteur* » achevée tout récemment, et dans laquelle elle a traduit, avec sa grande sensibilité, la physionomie de « la Santa » espagnole (fig. 79).

Zônes d'ombre et de silence.

Là où la Réforme carmélitaine a fait tache d'huile, là aussi on le devine, l'iconographie thérésienne est riche. Ailleurs, les témoins iconographiques sont rares ou inexistantes.

En Suède, en Norvège, au Danemark, l'iconographie thérésienne paraît inexistante, comme aussi en Suisse et en Yougoslavie.

En Tchécoslovaquie, terre du Baroque, qui a donné tant de peintures et de sculptures religieuses, rien de saillant non plus. Le « *Karlsbrücke* » de Prague avec ses 12 statues de saints (1710) ne compte pas Sainte Thérèse. Le pont de Namiest (Mänren), également avec ses 12 statues, ne nous apporte rien, sauf peut-être s'il faut voir une Sainte Thérèse dans cette religieuse avec un habit à corde, un livre en main et un angelot à ses pieds: ce ne serait pas la première fois qu'un artiste représente Sainte Thérèse avec une corde au lieu de ceinture.

En Allemagne et en Autriche, il y a une iconographie thérésienne dans les couvents de l'Ordre, mais on est surpris de ne rien trouver de caractérisé dans les grandes abbayes bénédictines du XVIII^e siècle, par exemple celles de Banz, de Benediktbeuren et de Zwiefalten, où cependant les exubérances baroques font défiler quasi tous les saints du paradis.

On est étonné également de ne pas rencontrer le thème thérésien dans les Musées de Berlin, qui comportent 35 volumes de documents photographiques à la « *Bildarchiv* » de Marburg (Allemagne). Il n'y a rien non plus au célèbre Musée de l'Ermitage à Leningrad.

Rien de particulier non plus à signaler pour l'Afrique en général, pour l'Asie, la Chine et le Japon, l'Australie ⁶¹.

⁶¹ Qu'on nous comprenne: il y a des « Thérèse de Jésus » dans tous les

La présence de l'Ordre aux Amériques et au Canada a provoqué une iconographie de la sainte, dans la ligne de l'art religieux de ces pays. Chez les Carmélites déchaussées de Baltimore (U.S.A.), on trouve même une copie assez ancienne du portrait de Séville.

Le Mexique présente une notable iconographie thérésienne, dans le genre baroque des XVII^e et XVIII^e siècle. Les Carmes déchaux y arrivèrent en 1586 et les Carmélites en 1604. La Béatification et la Canonisation de Sainte Thérèse furent célébrées solennellement au Mexique⁶². Au cours de ces pages, les oeuvres d'art de ce pays ont été citées.

En Russie, la religion orthodoxe est loin d'ignorer Sainte Thérèse, et l'Archevêque orthodoxe russe de Bruxelles disait récemment que les intellectuels orthodoxes connaissaient et lisaient ses écrits, spécialement ceux qui s'intéressent à la vie mystique. Mais l'iconographie de la sainte est inexistante. D'autre part, dans certaines églises orthodoxes, on trouvera l'image de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Conclusion.

On ne saura jamais qui a pris, un jour, l'initiative de faire peindre la Colombe Saint-Esprit sur le portrait de Séville.

Ce geste était osé pour l'époque, mais non inconsidéré. L'idée était dans l'air et la chose ne choqua personne, pas même l'Inquisition.

Ce que l'Eglise croit, ce qui est sa pensée quotidienne, elle l'exprime dans des formules de foi, dans des rythmes de prières, dans des images. Entre tout cela, il y a parallélisme étroit.

pays, bien sûr, — quand ce ne serait par exemple qu'un très beau dessin de G. de Laresse, à la « South African National Gallery » du Cap (Transverbération), — mais on n'y trouve point, comme par ici de phénomène artistique thérésien proprement dit. On aurait été heureux de publier au cours de cet article quelque Sainte Thérèse vue par un africain, un indien, un japonais, un chinois, dans un art qui soit typiquement de leur pays et ne soit pas esclave d'une imagerie européenne. Ce désir n'a pu être réalisé, malgré le concours des meilleures bonnes volontés.

⁶² Dans un sermon pour la Canonisation en 1623, le P. Recteur du Collège des Jésuites de Mexico parle d'elle comme d'un docteur: « Le Christ, dit-il, confère à Thérèse la grade de docteur: le bonnet de docteur, c'est la Colombe blanche du S. Esprit; la mosette c'est le manteau qu'on lui met, apporté du ciel » (Sermon... P. Guillermo de los Rios, Rector del Col. de la C. de J. de Mexico, 1623).

Si on réunissait dans un musée toutes les images de Thérèse depuis près de quatre siècles, on aurait la conviction, par cette obsédante présence de la Colombe, que dans l'Église elle est docteur et qu'elle a reçu mission d'enseigner. C'est moins une promotion qu'on lui confère, qu'une fonction qu'on lui reconnaît.

Lorsque, dans ces domaines, le Pape prend quelque initiative, nul n'est à la fois plus souverainement libre, ni plus étroitement lié. Libre, parce qu'il est le pontife souverain, lié parce qu'il doit garder le dépôt intact, même dans le détail. Aussi bien s'il peut se permettre de saintes audaces, il ne peut se dispenser jamais de justes prudences. Ceci donne à ses décisions, même humaines, le poids d'un jugement de valeur qui commande l'adhésion, dans la joie.

Si l'iconographie thérésienne est devenue un monde sans frontières où le recensement est impossible, encore beaucoup moins pourrait-on totaliser les secrètes influences de cette plume dans le monde des âmes. En 1921, une juive allemande, depuis quatre ans docteur en philosophie et disciple préférée de Husserl, se trouvait un soir chez des amis. Elle prit au hasard, dans la bibliothèque, un ouvrage qui avait pour titre: « *Vie de Sainte Thérèse, écrite par elle-même* ». Captivée, elle passa la nuit à lire l'ouvrage, jusqu'au bout. Au matin, elle conclut: *ceci est la vérité*. Elle descendit en ville, assista à la messe et demanda le baptême. En 1933, elle entra au Carmel de Cologne, où elle reçut le nom de Soeur Thérèse Bénédicte de la Croix. En 1942, elle fut emmenée, comme juive, par les nazis, dans un camp d'extermination. Edith Stein n'en est jamais revenue. Maintenant, son procès de Béatification est en cours. Mais, qu'on le veuille ou non, ces faits exigent une explication. Si Thérèse de Jésus n'était pas docteur et maître dans la science de Dieu, comment pourrait-elle, à quatre siècles de distance, convaincre en une nuit un docteur en philosophie, enraciné dans la phénoménologie de Husserl?

Le doigt de Dieu est là.

Comme aux premiers âges, le souffle de Dieu plane sur les eaux.

Soignies (Belgique), Septembre 1970.

JEAN DE LA CROIX, o.c.d.